

UTOPIMONDES

Une fiction collective de :

Dylan Provost / Arankan
Louisiane Magnin
Marion Dumartin
Bérénice Martin
Dora Landoulsi
Ulysse Gasnier
Elise Bonnard
Tana Grattier
Mila Issolah
Ömer Macit
Lyna Sebih



PROPÉDEUTIQUE

Voyageureuz, m'entends-tu ? Du tréfonds de la terre, écoute ma voix.
Entre les arbres, le vent murmure des poèmes que tu ne comprends pas.
Tu erres. Tu es perdu.e. Tout se ressemble et s'évanouit : des feuilles
sous des feuilles sous des branches sous d'autres branches entre les
troncs bruns puis d'autres troncs bruns, mais aucun chemin.

Voyageureuz, m'entends-tu ?

Si l'avenir te semble incertain, te voilà entre de bonnes mains.

Des mains qui soignent (chapitre I)

Des mains qui nourrissent (chapitre II)

Des mains tendues (chapitre III)

Des mains qui accompagnent (chapitre IV)

Des mains qui libèrent (chapitre V)

Des mains qui massent (chapitre VI)

Des mains propres (chapitre VII)

Des mains qui transforment (chapitre VIII)

Des mains citoyennes (chapitre IX)

Ces mains peuvent être les tiennes, si tu les laisses te plonger au cœur
de ces récits, au-delà de toute frontière humaine, dans l'Utopimondes
de tes envies.

Voyageureuz, il te faudra d'abord apprendre à faire le vide ; ouvrir ton
cœur à l'univers et tendre tes mains vers l'abysse. N'aie pas peur de te
perdre dans ce monde d'errance où tout glisse et s'agite ; où plus rien
n'est le même, où même l'impensable existe. Car ici, dans
l'Utopimondes, les mains ont le pouvoir de la vie. Car ici, dans
l'Utopimondes, l'errance porte conseil mieux que la nuit.

Voyageureuz, entends ma voix et laisse-la guider tes pas : tu peux
arpenter, comme bon te semble, les différents sentiers qui s'offrent à
toi. Fais un pas de côté dans cet autre monde - celui du rêve, celui du
songe. Tout reste à inventer, laisse ta raison chavirer.

Qu'y a-t-il au-delà du monde ? Au-delà du temps ?

C'est à toi de l'explorer.

Chapitre I

Des mains qui soignent

Le Lac des Soins Nuageux

À l'ouest de la carte, se situe le lac « Je ne disparaîs pas ». Malgré les nombreuses recherches académiques sur l'origine de son nom, peu se sont montrées concluantes. Il est bordé par la forêt du Rendez-vous chez le psy, ce qui rend son accès moins facile que d'autres lieux de la carte.

La première chose que l'on peut remarquer est la quiétude dont le lieu témoigne. En effet, il n'y a pas un son, pas même celui des animaux. L'eau est d'un bleu-vert qui frôle le noir et le brouillard qui l'habite laisse penser que le lac se situe dans une zone froide et humide. Il aurait pu être d'usage de présumer que le tout formait une image fixe. Néanmoins, à certains moments de la journée, le brouillard, de même que les nuages le surplombant, établissent un mouvement de glissement vers la forêt. Ce déplacement laisse place à un nouveau tableau, fixe cette fois-ci, mais qui ne durera pas longtemps. Le temps d'admirer la peinture, un nouveau mouvement de rotation amène de nouveau la brume au même endroit.

L'eau stagne et aucune vibration ne se fait remarquer, à tel point que lorsqu'une branche y tombe, brisant cette image statique, il n'y a aucune éclaboussure. La branche se contente de disparaître peu à peu, emportant avec elle l'image d'un tableau mouvant.

Charte d'accès aux soins nuageux

§ 1 – La forêt du Rendez-vous chez le psy

La forêt perd les animaux car elle ne veut pas d'eux. La forêt sait user de ses branches pour parvenir à ses fins. La forêt se complexifie pour les simples baladeurs. La forêt ne s'explique pas mais elle se comprend.

§ 2 – *Les nuages dits « Hôpital »*

Les nuages sont dits « Hôpital » car ils mettent fin aux souffrances. Les animaux blessés sont récupérés, soignés et emportés dans un endroit meilleur par les nuages, pour maintenir la quiétude du lieu. Les nuages emportent les animaux morts en lieu inconnu. Les nuages ne s'adressent qu'aux animaux. Les nuages n'emportent pas les hommes, qui sont invités de manière brumeuse à quitter les lieux par eux-mêmes.

§ 3 – *Le lac « Je ne disparaîs pas »*

Le lac souhaite ne pas être dérangé mais il n'a pas mauvais cœur. Le lac appelle les animaux perdus par la forêt pour les envoyer au bonheur. Le lac pense à sa propre santé. Le lac est sans fond car connecté aux racines les plus profondes de la terre. C'est pourquoi le lac ne disparaît pas.

Le géographe mythologiste

Je me préparais depuis plusieurs mois dans l'attente de cette expédition. Du plus loin que je me souviens, j'avais toujours été fasciné par la découverte d'un monde nouveau. Je campais sur la Terre des Écocureurs depuis quelques semaines en attendant le bon moment pour partir. Une fois mon sac à dos attaché et bien placé sur mes épaules, je me mis en chemin vers ce funeste lac. La boule au ventre, chacun de mes pas laissait exhaler dans l'air une étrange senteur d'angoisse et d'excitation. Ce lieu, un jour foulé par les êtres antiques allait connaître les cliquetis de mon porte-clé Super-Guimauve. En tant que géographe et mythologiste, je me devais de combler les lacunes académiques concernant le lac. Mon vœu fut de comprendre l'origine de son nom : « Je ne disparaîs pas ». Bordé par la forêt du Rendez-vous chez le psy, j'eus comme l'impression qu'il ne souhaitait pas se faire connaître, mais sans se faire oublier. Il cherchait à faire comprendre quelque chose au monde et j'étais sur le point de le découvrir.

Non sans mal j'arrivai sur les lieux. J'avais décidé de relever le défi que la forêt m'avait lancé.

Je me perdis pendant plusieurs heures mais lorsque l'abandon commença à s'envisager comme la seule issue pour moi, j'entendis la voix du lac. Je sus sur le coup à quel point cette idée n'avait ni queue ni tête mais je n'eus pas les moyens de l'expliquer autrement. Ce n'était pas la voix d'une femme, ni celle d'un homme bien évidemment, mais celle d'une entité toute autre. Alors assis près de l'eau, je contemplai l'objet de ma quête, sans avoir une once d'idée de ce qui m'attendait.

Dès le lendemain, je me levai brusquement. Ma montre ne fonctionnait pas et je compris assez vite que cet endroit était hors du temps et ne se comprenait pas en mesures telles qu'humainement connues. Je ressentis le brumeux besoin de prendre le temps nécessaire à la contemplation. Je compris alors que l'objet de ma quête était de comprendre le lac, mais aussi le brouillard qui le hantait et la forêt qui l'entourait.

À force d'analyse et de repas à base de racines sucrées, je passai mon temps à écrire dans cette dimension de magie. Je me sentis comme chez moi et pris l'initiative d'écrire une charte pour ceux qui, comme moi, auraient à cœur d'atteindre ce lieu. Mes yeux conversaient véritablement avec le lac, qui m'expliqua tout ce qu'il y avait à savoir.

Malgré son étrange quiétude de prime abord, d'autres formes de vie habitaient les lieux. Je mis quelques jours avant de comprendre que des animaux se perdaient autour de moi mais sans faire le moindre bruit. Ils attendaient au pied des arbres comme s'ils avaient compris qu'ils allaient être sauvés. Je me mis à analyser le cas d'un faon. Celui-ci n'avait d'yeux que pour cette eau rappelant les racines mêmes du monde. Une fois le brouillard arrivé, tout fit sens dans mon esprit.

Les nuages s'approchèrent du faon et laissèrent place à une image fixe : celle de la forêt. Je ne vis qu'arbres, sans aucun animal dans les parages. Je compris alors la direction que tentaient de prendre les nuages. Seul subsistait le doute dans mon esprit quant au cas de la forêt. Elle était blessée et avait besoin que l'on comprenne la raison de son humide brûlure.

Je ne sus dire combien de temps j'avais erré en ces lieux, dans ce havre hors du temps, mais je ne voulais plus le quitter. Un cycle se formait devant moi et je pensai à l'idée même d'y établir mon domicile.

Néanmoins, je compris que mon temps ici était terminé. Mon rapport une fois conclu, et mon projet de charte achevé, j'étais invité à quitter le lieu. J'avais à présent compris le sens de la vie et avais la capacité de voir de nouvelles couleurs : celles de la vie et celles de la mort. Même si les hommes antiques n'avaient laissé aucune trace, la seule certitude qui m'habitait le cœur était qu'en effet, le lac ne disparaîtrait pas.

Je m'asseyais au bord, touchant l'eau sombre du bout de mes doigts quand soudainement, une lumière. Je mis peu de temps à comprendre que s'était ouverte une brèche dans l'espace-temps...

Le soigneur

Il fut un temps où je travaillais dans l'hospice des soins nuageux. Cet hospice se trouvait au bord du lac « Je ne disparaîs pas ». Chaque matin, je traversais la fameuse forêt du Rendez-vous chez le psy. Ses sentiers tortueux et ses ombres mouvantes m'accueillaient tous les jours avec leur silence pesant. Rien ne vivait vraiment dans cette forêt ; ou plutôt, tout semblait s'y effacer petit à petit avec le temps.

À l'époque, mon rôle consistait à veiller sur les animaux blessés que les nuages "Hôpital" emportaient. Lorsqu'une loutre syndicaliste, un cygne passif-agressif ou encore un Hamsteroïde s'approchait du rivage, je devais alors m'assurer qu'ils trouvaient leur chemin vers les brumes salvatrices.

Après les avoir guidés, je devais leur attribuer les premiers soins et je confiais ensuite le reste des tâches aux divers médecins-réparateurs-boîteurs qui travaillaient au sein de l'hospice. De cette manière, les bêtes disparaissaient tout en glissant vers une destination inconnue, laissant derrière elles une paix inébranlable et une odeur de remerciement.

Je m'étais autrefois porté volontaire pour une raison bien précise : je voulais aider les animaux. Bien que parfois ce fussent de véritables chenapans, je les aimais tout de même et je les trouvais même particulièrement mignons.

Au fil du temps, je comprenais que ma présence dans cet hospice n'était pas un hasard. Le lac, la forêt, les nuages, et même les animaux... tout semblait fonctionner selon des règles que seuls ceux qui prenaient le temps d'observer pouvaient comprendre. C'est justement ce qui rendait cet endroit magique : une coexistence parfaite entre la nature d'un côté et les créatures de l'autre. La beauté du monde n'en était alors que plus agréable à admirer et c'était lorsqu'on décidait d'agir pour la protection de cette cohésion qu'on y découvrait ainsi une certaine touche de magie. Comme si, de subtiles paillettes flottaient dans l'air.

Pourtant, un beau matin, alors que je traversais la forêt pour rejoindre mon poste, je sentis l'air se faire plus lourd, plus brumeux. Les nuages, d'ordinaire indifférents à ma présence, semblèrent flotter plus bas, frôlant le sol. Les petites paillettes avaient elles aussi disparu. L'odeur de paix et d'agrumes s'évaporait peu à peu. Face à tous ces éléments, je compris alors qu'il était temps pour moi de partir. Le lac et la paix qui y régnaient ne disparaîtraient pas, mais moi, peut-être bien.

Anomalie

La lumière une fois dissipée, mon champ de vision s'était réduit à l'introduction d'un nouveau personnage...

« Attends, mais ça fait aussi longtemps que tu travailles en ces lieux ? Moi, au bout de quelques jours seulement j'ai senti que ce lieu ne voulait plus de moi. J'avais accompli ma quête !

- Oui, haha ! J'aime beaucoup ce travail, tu sais quand on aime quelque chose, on ne voit pas du tout le temps passer. Mais pourquoi veux-tu partir au bout de seulement quelques jours ?

- J'ai beaucoup aimé mon temps ici, là n'est pas le problème ! Mais le lac ne veut plus de moi ! Je le ressens très fortement. Comment fais-tu abstraction de cela ?

- Personnellement, je n'ai jamais senti ou vécu ça : c'est vrai, je me porte très bien, je travaille tranquillement et j'aide les animaux blessés. Donc je ne comprends pas. Comment le lac, pourtant si tranquille, veut-il que tu partes ?

- Attends, comment ça tu aides les animaux blessés ? Ce ne sont pas les nuages qui s'en occupent ?

- Si.
- Mais tu n'es pas un nuage ?
- Si.
- Mais attends. Tu ressembles à mon cousin, comment cela se fait-il ? Ou alors serais-je un nuage ? Tu ne te fous pas un peu de moi ? Ou alors c'est philosophique, c'est ça ? Ne sommes-nous pas tous des nuages ?
- Calme-toi, ce n'est pas le moment de paniquer. Je suis un nuage, mais comment ça « je ressemble à ton cousin » ? J'espère qu'il est beau au moins ?
- Il est très beau, là n'est pas le souci mais tu m'as l'air... comment dire ? Humain. Rien de plus qu'un humain. Comme moi et comme mon cousin. Je ne vais pas te mentir, je te prends pour un fou, mais mon temps ici est fini.
- Mais c'est normal que je ressemble à un (très bel) humain, je suis hum... comment dire ? Une sorte de personnification d'un nuage protecteur. Prends-moi pour un fou, en attendant ce n'est pas moi qui panique à cause d'un soi-disant lac qui veut te virer de ton taff.
- Les nuages ne veulent pas de moi ici. Mais attends, c'est toi qui veux que je parte ! Je te dérange peut-être ?
- Moi ? Non, je t'aime bien, moi !
- D'accord, je crois avoir compris. C'est moi le fou. Je vais m'endormir, me réveiller, me pincer, et fuir au plus vite !
- Je rêve ou t'essayes de te cogner la tête contre un arbre ? Mais arrête ça !
- AAAHHHH !
- Il avait raison... complètement perché ! »

Memento mori

Après cette longue journée de travail, j'avais besoin de survoler les montagnes. C'était un besoin vital, nécessaire pour que je puisse respirer l'air pur et me libérer de cette pression qui pesait sur mes épaules. Je pris mon envol, traversant les cieux avec une aisance habituelle, mais ce soir, quelque chose était différent. Une sensation étrange s'empara de moi, une vague de doutes qui me noua l'estomac.

Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Ce monde est si parfait, si harmonieux. Et pourtant, une ombre rampante s'insinuait en moi. Je devrais être heureux.

Tout ici est ordonné, sécurisé, équilibré... trop équilibré. Mes pensées s'emballaient, mon vol devenait instable, mon souffle court.

Un mouvement attira mon attention au sol. Une lueur fugace, une ombre mouvante qui ne devrait pas être là. Mon instinct me criait de fuir, mais ma curiosité fut plus forte. Je piquai vers le sol, atterrissant au sommet d'une falaise surplombant une vallée. Mon cœur battait la chamade. Là, sous mes yeux, une fissure béante déchirait le sol. Une faille noire, profonde, suintante d'une obscurité que je n'avais jamais vue auparavant.

Des silhouettes s'agitaient à ses abords, des formes indistinctes, irréelles. Un murmure s'éleva, une voix multiple, discordante, qui résonna dans mon esprit :

« Tu commences à voir... »

Mon sang se glaça. Le ciel lui-même semblait vibrer à ces mots. Ce monde, mon monde, parfait en apparence, se fissurait sous mes yeux. Et si tout n'était qu'une illusion ?

Je reculai d'un pas, sentant le vide sous mes pieds. Mon esprit tournait à toute vitesse.

Tout faisait sens. J'étais un de ces animaux.

Naufragé

Je me réveillai dans la brume et ne vis plus personne autour de moi. Cette folie n'était que passagère et ne m'habitait plus. Pourtant j'eus la sensation que quelque chose n'était pas à sa place. Je pouvais apercevoir plus d'animaux que d'habitude mais ils avaient l'air hantés par la peur. Alors je me mis à analyser la situation, uniquement avec mes yeux. Face à moi, se tenaient un cerf, deux écureuils, un ours et un chat. Ils n'avaient plus ces regards apaisés sur leurs visages mais me regardaient comme s'ils demandaient de l'aide.

L'ours se mit à marcher dans ma direction, puis à courir. Là, je compris que l'aide qu'il recherchait ne viendrait pas de moi. Je trébuchai tout près du lac, au point que mon coude finit dans l'eau.

Je n'eus d'autre choix que de me relever et de plonger. Je devais nager au plus loin, j'avais passé trop de temps ici. La forêt, le lac, les nuages et même les animaux allaient me faire payer pour ne pas être parti lorsque j'avais été poliment invité à le faire.

Je me mis à me lamenter sur mon sort. Tout était trop beau pour être vrai. Je me tenais par la seule force de mes jambes en plein milieu d'un lac sans fond, d'une couleur frôlant le noir.

Où était donc passée cette beauté...

Chapitre II

Des mains qui nourrissent

Le Marécage Tes Parents

Le parfum douteux du marécage est un trigger warning. Avant même de se faire aspirer les bottes par cette zone humide, on pressent, rien qu'à l'odeur, qu'on va droit vers les emmerdes. C'est un parfum qui date, un flacon XXL de poussières et de bactéries, une chaussette d'enfant oubliée à jamais derrière le placard, une maison terriblement mal aérée. Ce parfum prévient les jeunes visiteurs : « ici c'est l'ancienne génération bébé » et il s'accorde très bien avec l'image. Le Marécage Tes parents est une zone sévère qui ne fait pas de cadeaux.

Les arbres recouverts de lichen vert fluo luttent pour leur survie. On distingue leurs racines qui surgissent de l'eau bouillasse comme un monstre du Loch Ness en carton-pâte. Ça grouille de petites bêtes et peut-être de plus grosses, tapies au fond du lit boueux. Les croassements et sifflements des créatures invisibles du lieu ajoutent leur pierre à l'édifice du cauchemar. Pourtant, c'est au milieu de cet enfer que se dresse le Palais étincelant de la Fast Food Justice.

L'architecture léchée et moelleuse du bâtiment contraste de la manière la plus surprenante avec l'ambiance sinistre. Plus on s'approche, plus il devient évident que le Palais de la Fast Food Justice est un big morceau de guimauve sur une mare de chocolat. Soudain, le cauchemar vire au rêve enchanté. Sur la plateforme d'accueil, une hôtesse en combinaison vert fluo assortie au lichen accueille les visiteurs avec un sourire parfait et un « hello, welcome to the Fast Food Justice ». Dans la bouche grande ouverte des visiteurs stupéfaits, elle fourre le règlement intérieur du palais en leur souhaitant « bon appétit », bien sûr.

Règlement intérieur du Palais de la Fast Food Justice

Préambule : Pour arriver jusqu'au Palais, vous avez pataugé, vous en avez eu jusqu'au cou, vous vous êtes salis. C'est normal. La justice ne peut se rendre qu'en mettant les mains bien profondes dans le cambouis.

Règle numéro 1 : merci de laisser vos bottes à l'entrée et de passer la porte en criant « je jure de dire la vérité, rien que la vérité, sauf à mes parents. »

Règle numéro 2 : choisissez à quelle sauce vous souhaitez être mangé. Ketchup, vous êtes du côté des gentils, mayo du côté des méchants, ketchup-mayo, vous avez encore besoin de temps pour explorer votre personnalité.

Règle numéro 3 : victime, sachez qu'ici votre parole sera crue et avalée comme la salade au milieu du sandwich. Elle est précieuse et personne ne se permettra de la mettre de côté.

Règle numéro 4 : Nos avocats sont frais et gratuits. Vous pouvez leur faire confiance, leurs plaidoiries contiennent toutes les vitamines pour vous remettre sur pied.

Règle numéro 5 : Avant de partir, n'oubliez pas de vous laver les mains, le verdict sera rendu sous la forme d'un petit pain, à déguster sur le pouce. Vive la Fast Food Justice préparée et servie avec respect et soin.

Le crapaud et la guimauve

Un jour, j'me suis réveillé dans la puanteur habituelle de mon marécage, et cette grosse guimauve brillante était plantée là, droite comme la justice, dans l'endroit le plus dégueulasse de tout l'univers, allez savoir pourquoi. Avec ses murs crémeux et ses néons, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une discothèque, ça m'a foutu les nerfs. Qu'on vienne pas nous déranger, moâ et ma reinette, dans notre nénuphar puant et gris, avec du boum boum à la con et des lumières à faire pâlir le lichen des arbres. J'suis un crapaud qu'aime le calme, moâ. Qu'aime la tranquillité.

Il s'avérait en fait qu'il s'agissait d'un truc de bouffe, un « Fast Food » comme dit ma femme. Mais un truc de bouffe particulier, voyez, un truc un peu original, disruptif comme ils aiment dire les jeunes. Un resto qui rend justice, v'là la bonne affaire. On y mange et on y juge.

J'ai vu qu'ils recrutait des volontaires, et pis ma femme aussi. Bien sûr qu'elle a pensé à moâ, ma femme, pac'que dans mon antique jeunesse, j'tais policier, eh ouais ! Mais v'là, j'suis vieux maint'nant, et puis y a pu b'soin de police. Maintenant c'est pu pareil. Alors moâ j'suis devenu un vieux crapaud comme qui dirait... flemmard. J'nage dans la boue gluante, j'me baigne dans les sources d'hallucination collective, j'joue à la pétanque avec mes coapains... ma reinette, elle aime po trop ça. Elle m'dit : « ou bien tu te t'portes volontaire, ou bien j'saute d'ici et j'me trouve un autre nénuphar ». Moâ, ni une ni deux (j'ferais tout pour ma reinette) j'ai chopé ma coasquette et j'ai déguerpi comme un crapelet jusqu'à la guimauve.

Après quelques sauts entre les anguilles-vipères, les roseaux carnivores et les sirènes de boue, j'ai commencé à sentir une odeur d'chocolat et d'paperasse. J'savais que j'arrivais.

J'atterrissais tout juste sur le parvis du machin, bien essoufflé (ah j'ai plus 20 ans faut s'l'avouer), qu'une grande perche habillée en vert fluo me gueule un truc incompréhensible du style « Hêlô ouais le quome toux de faste foude jeux stice ». J'ai coassé, faute de mieux. A la dérobee, j'voyais à gauche d'sa poitrine une étiquette briller. C'tait écrit "Lia". Un blaze ma foi pas commun. Lia m'fourra la charte du règlement intérieur dans la gueule, et j'l'avalais tout rond. J'ai pas eu b'soin d'en dire plus, même pas eu b'soin de dire qu'j'étais volontaire, qu'elle m'a mené droit dans la guimauve. Y avait pas d'porte, j'y croyais po. On entrait dans la guimauve comme dans du beurre, qui s'ouvrait sur vot' passage en lâchant des odeurs de fleurs et d'choses sucrées.

Une fois à l'intérieur, j'en coassais pas large. J'le jure sur la Déesse, jamais dans ma vie d'crapaud j'avais vu pareille beauté. On aurait dit qu'le soleil s'couchait perpétuellement dans c'lieu labyrinthique et ordonné comme du papier à musique. Sur l'gigantesque mur qui surplombait les bornes des commandes, j'déchiffrais une inscription dorée dans une langue que j'connaissais po : *Omnes Species gratae*. La madame me l'traduisit du tac-au-tac. Toute espèce bienvenue. Et c'est ben vrai qu'y avait d'tout : des souris, des vers, des girafes, des papillons, des moutons, des grues, des salamandres, des criquets... Et pis dans un coin quelques humains qui s'la pétaient, comme d'habitude. Alors moâ, pas dupe, j'lui demande à la grognasse verte « Et vos p'tits clients ils s' bouffent pas entre eux ? ».

Elle a éclaté de rire pis elle a appuyé sur un bouton invisible dans l'air. D'un coup, tous ces p'tites gens s'retrouvaient séparées par espèce, comme par magie, en différentes sphères qui s'superposaient entre elles comme différents écrans sur l'même téléviseur. Et dans chaque p'tite sphère, tout au centre, y avait comme une arène pleine de gens en robe noire avec des marteaux en bois qui parlaient fort, chacun à leur tour.

Pis à côté des clients circulaient des coursiers, les bras pleins à craquer d papier jaunes, ou p'tête bien qu'c'était des serveurs, qu'est-ce j'en sais ? On aurait dit qu'ils dansaient, tous, que tout le monde savait bien qu'est-ce qui d'vait faire, comme si c'tait écrit quoi, comme une danse quoi ! J'suis pas une chochette, mais quand même, j'ai cru qu'j'allais en perdre les guibolles tellement c'tait impressionnant.

D'un coup, madame fluo claqua d'ses longs doigts tout fins, et on s'retrouva dans une salle en verre très haute dans l'ciel, j'voyais tout l'marécage. De haut, c'tait encore plus laid. Pis elle siffla une mélodie inconnue et une lumière rouge-brune apparut derrière elle, avec une voix... comme qui dirait... une voix rocheuse, qui vous chatouille la gorge, et en même temps ronde comme un ballon. C'tait la Déesse elle-même.

« Bienvenue, habitant du marécage Tes Parents. J'espère que tu as fait bonne route. Lia m'a confié ton souhait d'intégrer notre équipe. D'après ma base de données cosmique, tu es un crapaud solide et teigneux. Le Palais de la Fast Food Justice a grand besoin d'un caractère robuste comme le tien. Tu es fidèle et orgueilleux, des traits de personnalité rares qui font de toi un bon camarade, et une force de travail indéniable. Ton casier judiciaire est vide, preuve de ton intégrité exemplaire. Et, bien sûr, ton service au sein de l'Antique-Police ajoute à ton CV l'avantage d'une expérience qui coïncide avec les profils que nous recherchons. En connaissance des éléments susmentionnés, je te nomme ploncureur* de la cuisine n°362.87. »

*: double métier consistant à être plongeur et procureur.

Le machin

Plusieurs semaines plus tard, après moult couverts passés au vinaigre et moult témoignages recueillis, Crapaud ressent comme une boule étrange au cœur. Ça ressemble à un nœud. Il décide d'en parler à son nouvel ami, un cacatoès à la coupe de cheveux ringard. Qui sait, peut-être qu'en l'exprimant, le nœud se déliera de lui-même ?

Crapaud l'appelle :

« Eh ! Le piaf !

- ...

- Psssst ! Le piaf !

- Mmmh ?

- Dis-moâ, maint'nant qu'on s'connait toi et moi... qu'on est comme qui dirait... ami.

- Crapaud, ça fait deux semaines que tu es là et tu ne sais toujours pas mon prénom.

- Le v'là t'y pas qui s'plaint ! j'te cause déjà, c'est ben la preuve que j't'aime bien.

- Certes.

- Alors bon. Est-ce que... Est-ce que j'peux t'faire confiance ?

- Euh... Je crois que ça dépend.

- Non, pas d'charabia avec moi, j'peux t'faire confiance oui ou non ?

- Admettons.

- Bon. Ramène tes plumes ici que j'vais pas gueuler dans tout l'bazar. Bien. Maint'nant qu't'es là. Ouvre grand ta cervelle de moineau. Tu t'souviens d'ton entretien ?

- Bien sûr.

- Et dans c't'entretien, t'as ben signé un... machin ?

- Le contrat tu veux dire ?

- Oui oui, l'machin là.

- Oui, je l'ai signé.

- Et ben moâ aussi.

- Et ?

- Et ben ! Tu l'as lu toâ ?

- Non.

- Et ben moâ non plus.

- Et ?

- Ben j'sais pas comment que j'peux t'l'expliquer. Mais... Enfin... Tu trouves pas ça un peu... louche ?

- Hahahaha ! Ce que tu peux être méfiant Crapaud ! C'est une formalité ce contrat, il n'y a rien à craindre. Ici, on n'est plus dans l'Antique-Monde, on ne risque pas de se faire plumer avec des clauses secrètes ou des formulations ambiguës. Aies-confiance, c'est la Déesse. »

Comme au bon vieux temps

Même si l'piaf m'disait d'po m'inquiéter, moâ, j'sentais la douille à plein nez. Y avait que'qu'chose de pas net dans la politesse nauséabonde de la rousse, ou bien l'fonctionnement parfait d'la guimauve, jusqu'aux gamelles ! qu'étaient plus ronde que l'nénuphar le pu vert du pu beau marécage. Et pis, faut dire, quand on vous en démord pas qu'tout est parfait, c'est qu'y a d'jà un truc qui cloche. J'décidais donc d'enquêter, comme à la bonne époque. J'avais d'jà récolter pas mal d'infos, à force d'laisser mes oreilles traîner partout et d'parler à quiqu'ce soit que j'croise. J'ai une mémoire d'éléphant, une vraie éponge, j'absorbe tout. Ma reinette m'dit qu'j'aurais dû être mathématicien, j'lui réponds toujours qu'c'est un job de hibou ça, pas d'crapaud. Bref, dans tous les cas, tout m'conduisait à la salle des archives, là où s'trouvent la base de données cosmique, et tous les contrats.

J'savais que Lia, la rousse, prenait sa pause vers 16h, qu'la Déesse se pointait qu'en cas d'recrut'ment, et qu'les récep'notaires* foutaient l'camp à 15h30, donc pas d'risque de s'faire balancer par ces trouillards. D'avant moi, j'avais donc 30 minutes pour débusquer le mystère de c'foutu Fast Food.

Un saut. Deux sauts. Trois sauts. Salto avant. Lombaires qui craquent. Pas grave. On avance. Un, deux, trois sauts. Bâbord, tribord, bâbord, bâbord, pis tribord. Salle de gym. Salle de méditation. Salle de sieste. Salle des archives. Une jolie porte turquoise toute polie et arrondie sur les bords, comme pour dire « regardez comme elle a l'air gentille et innocente cette salle des archives ». Encore plus louche, moâ j'vous dis. Avec ma langue, j'attrape la poignée, j'tire, d'un coup sec. Ça coince, c'est fermé. Aux grands maux les grands remèdes. Je m'aide du mur adjacent pour prendre appuie, pis j'me lance en arrière dans un vol plané digne du piaf !

*: double métier consistant à être réceptionniste et notaire.

J'atterris pile sur la poignée, qui plie à peine sous mon poids. Fortiche. Maint'nant, plus d'temps à perdre, faut qu'j'ouvre cette satanée porte. Ma langue, *friiiiiss*, dans le trou d'la serrure, j'sens tous les cliqu'tis, les aspérités, les renforcements, les creux. C'est po très hygiénique mais c'est au nom d'la vérité que j'le fais. En deux temps trois coups d'langue, et un saut bien senti sur la poignée, elle s'entre-ouvre. Vérité, me v'là.

Pétale d'bordel de mare. C'est pu grand qu'le marécage lui-même. T'as un arbre gigantesque qu'explose de lumières bleues et vertes enfermées dans des bocaux. Comment que j'vais donc trouver mon contrat dans c'fouilli luminescent moâ ? Procéder par étapes, prioriser, éliminer. Principes d'enquêteurs. J'grimpe sur la première racine. Si c'est bien fait, doit y avoir des dates qu'qu'part. Le premier qu'j'agrippe est d'un vert pomme. J'ouvre le bocal. Un nuage d'la même couleur m'prend les narines et la vue. J'vois plus rien pis d'un coup PAF j'entends « An alpha d'Utopimondes, article 3, alinéa 28, individu 273 : tortue nommée Tommy, mâle, assigné recep'notaire ». J'me passe la langue sur l'visage pour qu'le nuage me lâche la grappe. Il a l'goût d'sa couleur. Pas degueu. J'retrouve mes esprits et j'attrape le nuage illico pour l'foutre dans son bocal. Pas bougé, le nuage. J'lève la tête pis j'aperçois une étiquette « Reptile ». Bingo. C'est pas classé par dates, non, mais par espèces, bon sang d'bonsoir mais bien-sûr ! Vite, j'fais deux, trois, huit branches en sautant d'plus en plus haut. Là, dans un embranchement, j'peux lire « Amphibien ». C'est parti.

« An beta d'Utopimondes, article 278, alinéa 447, individu 9932 : crapaud nommé Crapaud, mâle, assigné plonqueur.

Pour accéder au contrat, cligner de l'œil droit.

Bienvenue dans le service des ressources humaines du Palais de la Fast Food Justice. Pour connaître les modalités du contrat, dites « M ».

Le contrat de Crapaud est un contrat à durée flexible et libre dans une entreprise à but non-lucratif : le volontaire s'engage à nettoyer les ustensiles de cuisine avec méticulosité et à accueillir les témoignages des clients avec bienveillance et douceur, pour fournir le service le plus agréable et le plus personnalisé possible. C'est à lui de définir combien de son temps il souhaite donner au PFFJ, gageant qu'il est seul maître et décideur de sa vie.

Selon ces critères, RTT, TT, congés payés, et tout ce qui finit en « é » n'a pas de raison d'exister, puisque le volontaire est libre d'entrer et de sortir à sa guise. Si toutefois le volontaire n'est pas satisfait de son expérience, il suffit de recracher le règlement intérieur et de contacter Lia pour reconduire le volontaire sur le parvis. Fin des modalités du contrat. »

Ça alors... Pas d'couac. Pas d'crasses. Pas d'méchants. Le piaf avait raison, tout était parfait. Ce serait qu'mon instinct s'fait vieux alors ? Que j'suis plus fait pour ça ? Que j'suis parano comme dit ma reinette, que j'suis resté bloqué dans l'vieux-monde ? Mais enfin, là-bas, on s'emmerdait jamais, ent' les fraudes fiscales, les vols, les divorces, les meurtres, les crimes contre l'humanité... Ah ça ! On pouvait la rendre la justice. C'est vrai qu'c'était pas tous les jours tout rose, ça non. N'empêche qu'on pouvait être fiers d'faire c'qu'on f'sait, d'être qui on était, justement pac'que les bonnes personnes, elles s'efforçaient d'l'être. Ça sonne p't'être vieux con, p't'être qu'au fond c'est c'que j'suis... mais à quoi ça rime de rendre la justice quand y a pas d'injustices ? De faire plaisir quand y a pas d'douleurs ? D'vivre paisiblement quand on a pas connu la guerre ? D'être bon, quand rien nous pousse à être mauvais ? P't'être bien alors qu'c'était mieux avant. Pire, mais mieux.

Chapitre III

Des mains tendues

La Montagne des Mains Tendues

Loin de tout, seule à l'horizon,

La Montagne des Mains Tendues s'élève, la tête haute,
D'un air majestueux, pour ainsi dire miraculeux,
Incarnant en elle le cœur du monde,
Habillée d'une terre végétale,
Maquillée de fleurs et de fruits, une touche de couleur,
Une écharpe nuageuse au cou, la tête dans les étoiles.

La Montagne des Mains Tendues...
Gardienne des rêves et des vents perdus,
Ouvrant ses bras, toujours dressés,
Offrant au ciel son rêve de lumière,
Et à quiconque qui l'observe, la beauté éternelle.

La Montagne des Mains Tendues, traversée par des veines bleutées,
Des rivières turbulentes, qui font danser des pierres transportées.

De droite à gauche, de gauche à droite, chantant une mélodie sauvage.

Le Serment du Sanctuaire

Dans cette montagne se trouve une librairie, un sanctuaire.

Affichant une charte étendue
demandant à être comprise,
entendue
évitant tout malentendu
s'adressant à tous :

« À toi, à vous, à la race humaine,

Si vous lisez cette charte, c'est que votre âme terrestre a su préserver une part de sa pureté, avant d'être colonisée par la culture humaine, l'industrialisation, la haine et ce besoin incessant d'autodestruction.

Bienvenue dans *La Librairie aux Mains Tendues*.

Ici, les règles sont simples : nous retournons à notre état de nature.
Nous laissons derrière nous nos croyances et tout ce qui nous relie au monde extérieur.
Nous nous délestons de l'arrogance humaine et de sa fausse grandeur.
Nous redevenons un simple grain de sable au milieu du désert.
Nous nous dépouillons de nos pulsions, mais aussi... de nos vêtements.

Dans cette librairie, il s'agira de :

Tendre l'oreille

Ouvrir grand les yeux

Humer à pleins poumons

Mais surtout, ne jamais, au grand jamais, rien abîmer, au risque d'être rejeté dans le monde extérieur, celui de l'ignorance et du chaos...
ou de retourner à la terre.

N'ayez crainte, pourtant. La terre, ces dernières années, semble avoir oublié la colère.

Vous vous trouvez à présent dans un sanctuaire,

Là où repose le seul véritable savoir,

Là où demeure le seul vrai bonheur.

Dans *La Librairie aux Mains Tendues*, il s'agira de lire,

Dans la paume bienveillante de Mère Nature.

Cet espace est vaste.

Prenez garde à votre tête si vous explorez les mines,

Inspirez profondément et ouvrez grand les yeux si le ciel et ses étoiles vous appellent.

Ici, chaque passion mène à une occupation :

Les poissons nous enseignent la nage,

Les pommes nous initient aux mathématiques.

Piochez ce qui fait vibrer votre essence.

Car c'est là toute la force de la nature,

C'est là toute la magie de cette librairie :

Se perdre dans une éternité qui nous dépasse et qui peut tout nous apprendre.
L'instinct des loups, la métamorphose des caméléons.
Lire la nature, c'est lire l'histoire, la vraie.
C'est vivre en harmonie, prendre le temps de s'interroger, de philosopher.
C'est découvrir la science dans les cycles du vent, la tendresse dans la danse des lucioles.
C'est écouter la musique au rythme du chant des oiseaux.
Ici, on dessine avec la boue et on écrit avec le miel des abeilles.
La condition pour accéder à ce savoir éternel, est d'admettre que la seule vérité que l'homme n'ait jamais prononcée est la suivante :
Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien. »

Premiers pas dans l'inconnu

Aux premiers temps de mon voyage, il me semblait que cela aurait pu être une grossière erreur de ma part de bifurquer aussi brusquement sur le sentier de mon existence. Pourtant, n'était-ce pas pour cela que j'avais entrepris ce pèlerinage en premier lieu ? « *Se perdre dans une éternité qui nous dépasse et qui peut tout nous apprendre* » disait la charte de la librairie ; n'était-ce pas cela que je voulais ?

Mes doutes et mes interrogations se dissipèrent dès que j'aperçus l'amas improbable de verdure et de papier, entremêlés ensemble, battant d'une même pulsion de vie douce et vigoureuse à la fois, en symbiose.

J'allai immédiatement trouver les autres bénévoles qui me conduisirent aux responsables du lieu. Je me présentai, et, enthousiaste de débiter mon travail, demandai quelles seraient les tâches que l'on m'attribuerait. Je fus cependant éconduite avec douceur par une femme d'âge mûr, dont les yeux éthérés rappelaient avec une étrange précision la couleur du lichen fluorescent que j'avais trouvé un peu partout sur mon chemin jusqu'ici. Elle me dit avec un sourire qui ne faillit pas une fois tout au long de la conversation, de me présenter à nouveau à elle lorsque je serais prête à « embrasser l'âme de la vie », quoi que ça puisse vouloir dire.

Ce fut donc perplexe et légèrement frustrée que j'établis mon campement entre deux buissons de houx derrière l'arbre des thrillers ultra-gores. Il était un peu à l'écart de là où étaient plantées les tentes de mes collègues ; je n'avais pas entrepris ce voyage pour me faire des amis.

Je pris le temps de m'installer et fus tout d'abord incertaine quant à la manière de procéder pour « embrasser l'âme de la vie ». J'espérai que cela n'impliquerait pas « embrasser » au sens littéral. Ne sachant pas quoi faire de moi-même, je me mis à errer au milieu des buissons et des arbres qui abritaient les milliers d'ouvrages de la librairie. Je lus beaucoup les deux premiers jours, incapable de trouver une autre occupation au milieu de toute cette verdure déconcertante.

Malgré ma précédente réticence à nouer de quelconques relations, je finis par m'attacher à un employé (collègue ou futur collègue, ce n'était pas encore très clair pour moi...). Revêche et sarcastique à souhait, il dénotait clairement dans ce havre de paix. Il me réprimanda d'abord parce que je reposais un livre au mauvais endroit, puis parce que je marchais sur une racine et enfin parce que je respirais trop fort. Pourtant, étrangement, nous engageâmes la conversation au sujet de nos lectures récentes respectives et nous fûmes étonnés de nous trouver tant de goûts en commun.

Dès lors, il m'emmena avec lui après chacune de ses journées de travail pour me faire, et je cite, « sortir de mon carcan étroit de petite citadine coincée ». Si vous voulez mon avis, le « petite » n'était pas nécessaire. Nous passâmes donc les trois jours suivants à vaquer à des occupations peu ordinaires, là d'où je venais : explorer les mines, observer les étoiles, humer l'humidité et écouter les murmures du vent les plus infimes nous souffler des connaissances à l'oreille.

Au crépuscule du troisième jour, je rencontrai à nouveau la femme qui m'avait renvoyée à mon arrivée. Je me présentai à elle, habitée depuis peu par une sérénité dont la nouveauté m'était douce. Je ne dis rien, mais la femme m'adressa un signe de tête approuvateur et son sourire s'allégea ; seule variation dans son expression que j'avais vue jusqu'à présent.

Je me détournai et retournai errer sciemment dans ce vaste champ de la connaissance de la vie. Oui, en allant travailler à la Librairie aux Mains Tendues, j'avais espéré vivre une idylle, et ce fut encore mieux que cela.

Paranoïa

« Et qu'est-ce que tu essaies de me dire au juste ?

- Je... Je ne sais pas vraiment quoi, mais enfin...
- Tu es éloquente aujourd'hui, dis-donc.
- Hé ! Je me passerai de ton sarcasme, j'aimerais bien t'y voir... Je ne saurais pas te dire pourquoi, mais j'ai comme la sensation qu'il y a quelque chose d'étrange là-dedans, tu vois ?
- Non. Je ne vois pas, non.
- Attends ?! Tu ne vas quand même pas me dire que tu ne trouves pas ça bizarre, toi, qu'on ne voit jamais deux fois le même client ?
- Pas vraiment, ils viennent ici planter la graine d'une vie plus saine. C'est à eux seuls de la cultiver après.
- Arrête ton charabia ! Personne... Sur les centaines de clients... Non, ça n'a aucun sens !
- C'est toi qui n'as aucun sens.
- Tu ne me facilites pas la tâche, tu sais ? Je ne serais pas aussi confuse si tu ne te montrais pas aussi hermétique à tout ce que je te dis.
- Alors vas-y, je t'écoute. Mais essaie de faire clair cette fois.
- Je dirais que je trouve ça un peu trop... systématique, non ?
- Oh ne me regarde pas par en-dessous comme ça ! Il est hors de question que je te suive dans ton délire de cinglée. Non sérieux, tu commences à me faire flipper.
- Te moques pas de moi, ça m'angoisse cette histoire.
- Tu vas t'empêcher de dormir pour rien. Allez, laisse tomber ta paranoïa et viens m'aider à disposer les nouveaux arrivages.
- Non mais hé ! Lâche-moi ! C'est mon jour de congé aujourd'hui ! Débrouille-toi seul pour une fois !
- Oh non ma belle, hors de question de te laisser ruminer dans ton coin !
- Tu es têtue quand tu t'y mets !
- Pas autant que toi. »

Entre les lignes, des mains perdues

Alors que mon collègue me raccompagnait à ma tente pour la nuit, je trébuchai et m'étalai de tout mon long dans la terre. Mon collègue rit allègrement, ne faisant même pas mine de bouger pour m'aider. Je me relevai, tout en chassant le maximum de terre de mes habits d'un revers de la main, mais je ne fis que l'étaler. Je grommelai ; j'étais bonne pour descendre les laver au ruisseau le lendemain. Alors que mon collègue était toujours hilare à côté de moi, je baissai les yeux sur ce qui m'avait fait tomber ; là, une racine énorme et bizarrement proéminente. Je fronçai les sourcils.

« Cette racine n'était pas là ce matin, fis-je remarquer.

- Ah non, tu ne vas pas recommencer ! grogna mon collègue, à nouveau parfaitement sérieux. Je croyais qu'on avait passé ta phase complotiste.

- Écoute, je sais ce que je dis quand même ! On est à deux pas de mon campement et ça fait des mois que j'emprunte exactement ce chemin pour aller travailler. Une racine de cette taille, je l'aurais remarquée. »

Il roula des yeux et marmonna dans sa barbe tandis que je m'accroupis pour inspecter la racine de plus près. Je me figeai instantanément. *Non, il doit avoir raison. Je suis complètement paranoïaque, c'est sûr.*

« Dis... Tu ne trouves pas qu'elle a une forme étrange cette racine ? »

Il leva un sourcil circonspect et se pencha lui aussi sur la plante.

« On dirait une main, » admit-il à contre-cœur.

Poussée par je-ne-sais-quelle curiosité morbide, je grattai du bout de l'ongle une petite couche de terre. Je pris une soudaine inspiration, si profonde qu'elle me fit mal. Une vague de chaleur s'abattit sur moi, en même temps qu'une envie de vomir. J'oubliais de respirer mais mon cœur, lui, se fracassait avec frénésie contre les parois de ma cage thoracique.

Lorsque je trouvai le courage de rompre l'éternité terrifiante de cet instant et de bouger, ce fut pour saisir la manche de mon collègue et m'y accrocher comme à une bouée de sauvetage. Je levai la tête vers lui, par petits à-coups raides, pour le trouver aussi pâle que je ne l'étais probablement.

Là, d'une manière ou d'une autre, fusionnée avec la matière végétale, c'était bien la chair d'une main qui fut, à un moment donné, humaine.

Soudain, les mots de la charte résonnèrent dans mon esprit :

« Ne jamais, au grand jamais, rien abîmer, au risque d'être rejeté dans le monde extérieur, celui de l'ignorance et du chaos... ou de retourner à la terre. N'ayez crainte, pourtant. La terre, ces dernières années, semble avoir oublié la colère. »

Chapitre IV

Des mains qui accompagnent

Le Gouffre des Lieux Sûrs

Le Gouffre des Lieux Sûrs s'étend sur une dizaine de kilomètres, écrasé entre la Zone Interdite Amour et la vallée Tes Responsabilités Sont Ici. Le bord acéré plonge soudainement dans une mer d'obscurité. Une fois au fond, les pans en pierres de chaque côté suent à grosses gouttes qui s'accumulent au sol comme un fin tapis qui fuirait sous vos pas. Le silence qui y règne est assourdissant. Les rares bruits qui surviennent se propagent avec fracas le long des parois et finissent comme aspirés dans le souterrain de la Copropriété.

Étroit et étendu, imprégné d'une humidité terreuse et étouffante, il s'en dégage une impression d'intimité presque indécente. Plus l'on se rapproche de l'endroit où il passe sous la rivière Reprends tes Clés, plus les murs grondent en rythme, comme un battement de cœur de géant particulièrement frénétique. La circularité presque parfaite de l'ouverture perturbe les sens et provoque une désorientation labyrinthique sur un chemin pourtant unique et rectiligne. L'obscurité y est totale, d'une extrémité à l'autre du tunnel, comme si même la lumière désirait préserver – par pudeur peut-être – le secret du lieu.

Les 5 commandements du village des âmes réhabilitées

Ici les âmes ancrées s'occupent des âmes vacantes.

- 1) Ce lieu est un lieu d'entraide valorisant respect et prospérité mutuels. Prière de ne pas dégrader le lieu ou d'en perturber les autres visiteurs. Veuillez circuler avec attention et déférence d'arbre en arbre et rester à l'écoute des besoins des êtres humains comme non-humains.
- 2) Ce lieu prône la communion entre les âmes et la nature non humaine. Par conséquent, le droit à la vie et à la liberté des plantes prime sur le droit à l'aménagement et au confort de la nature humaine.

- 3) Ce lieu est un lieu de culte basé sur une fête religieuse et des rites sacrés propres à une culture, néanmoins chacun y est le bienvenu et toutes les croyances doivent être entendues et respectées. Une cavité aménagée dans la paroi extérieure du Gouffre des Lieux Sûrs est conçue pour accueillir les débats, les échanges d'opinions, et autres prises de paroles publiques. Un buffet se tient également dans la cavité voisine.
- 4) Ce lieu met à disposition l'ensemble des objets nécessaires au rituel de transfert des âmes vacantes, comprenant ; les bâtons d'encens qui accompagneront l'âme du défunt jusque dans sa nouvelle enveloppe corporelle, la graine de l'arbre qui l'hébergera, ainsi que les pierres énergétiques appropriées.

Attention ! Veillez à bien choisir la fragrance de l'encens en fonction de la personnalité du défunt, sous peine de voir le rituel échouer !

- 5) Ce lieu met à disposition des offrandes destinées aux âmes réhabilitées ; pour un tout jeune arbre, il est recommandé de planter à ses côtés des fleurs ou d'autres plantes pour l'aider à construire son cercle bio-social. Des boules d'éclairage rouges et vertes sont également disponibles et dégagent une lumière imitant quasi parfaitement la lumière naturelle, favorisant ainsi la photosynthèse.

S'il-vous-plaît, pour le rituel, pensez à amener le corps du défunt ; il solidifie la connexion entre l'âme et l'arbre. Pour les corps en pièces détachées, merci d'apporter en priorité la tête ou les pieds pour un meilleur ancrage.

Bien à vous,

La direction.

Best place

C'était ma best place, un endroit dark et émo, beaucoup moins coloré que l'endroit où j'habitais avant. Je m'étais enfin débarrassé des arcs-en-ciel et des sourires niais des habitants de mon village. Ici, je disais bonjour aux nuages gris et aux ombres noires.

Lorsque que l'on me proposa de travailler dans le village des âmes réhabilitées, je me dis que cela ne pouvait être qu'horrible, horrible dans le bon sens, terriblement horrible. J'étais enfin seul, plus personne autour pour m'apporter de la joie. Les seuls individus rencontrés étaient soit triste soit décédé ou les deux ; quand ils n'étaient pas en plusieurs morceaux. Trop Dar. Lorsque je ne voyais personne, les best days, je parlais aux fantômes, je pouvais enfin arrêter de parler avec des normies. Ces personnes me donnaient envie de rendre ce lieu magnifique, enfin, je veux dire magnifiquement horrible.

Overdose de gens heureux

Cependant quelque chose semblait avoir changé ces derniers temps, je ne sais pas comment l'expliquer, mais alors que j'étais en pleine réflexion profonde sur le sens de la vie et de la mort, ma voisine décida d'apporter son horrible tempête arc-en-ciel.

« Salut ma petite Vexa, ça va pas ? Tu as l'air plus triste que d'habitude. - Appelle-moi encore une fois comme ça et ta mort deviendra un jour férié.

- Ça veut dire que, grâce à moi, les gens travailleront un jour de moins, trop bien !

- Eww, pourquoi tout le monde a avalé un arc-en-ciel aujourd'hui ?

- Parce qu'il n'y a pas de petit lutin avec un magnifique chaudron d'or au pied des nuages de pluie.

- ARGH, pourquoi personne ne me comprend ?!

- Allez, dis-moi ce qui ne va pas. Laisse ton amie, ton petit soleil, remplir ton verre de joie.

- Je te vide le verre dessus pour t'éteindre à jamais.

- Hi hi hi, comme les batailles d'eau à l'époque.

-POURQUOI vous êtes tous heureux ici, pourquoi vous amenez tous votre joie de vivre dans ce lieu si horriblement horrible ?!

- Et pourquoi tu voudrais qu'on soit triste ?

- Si je ne suis pas heureux personne n'a le droit de l'être.

- Tu sais, les gens viennent ici pour faire leurs deuils et trouver la paix intérieure.

- Qu'est-ce que c'est niais.

- Et vu que tu fais bien ton travail et que tout le monde t'adore ici, les gens repartent avec le sourire.

- Meh. »

Réconfort

Soûlé par cette conversation, je décidai de m'en aller loin de cette bonne humeur. Alors que je me baladais dans le village avec un grand sourire inversé, je tombai sur cette famille, très classique, trop classique. Ils pleuraient la mort d'un de leurs proches. Je vins vers eux pour faire mon travail d'agent du village. Mais tout à coup, ils se mirent à pleurer dans mes bras, quelle horreur ! Ils me confondaient avec le psy du village : ils commencèrent à me parler de ce proche mort, comme quoi c'était une grande personne incroyable. Et moi je pensai : *ouais bah il n'était pas assez incroyable pour vaincre la mort*. Ils parlaient, ils parlaient. C'était aussi long et ennuyant qu'un repas de famille, mais sans la famille qui s'engueule à la fin. Puis, au bout du 4ème monologue, je leur dis : *vous savez, le sens de la vie, c'est la mort*. D'un seul coup, ils explosèrent et se mirent à faire la chose que je déteste le plus : pleurer de joie. À ce moment-là, je ne savais pas quoi faire, j'étais bloqué, sans bouger, sans comprendre ce qu'il se passait ; j'avais l'impression d'être en pleine fête d'anniversaire. Ils se mirent à me remercier de les avoir écoutés et conseillés et ils partirent.

Je restai là, le visage plat. Puis, je me dis : *m'en fêche*. Et je repartis dans mon corner of sadness.

Chapitre V

Des mains qui libèrent

La Plaine

Située entre les Montagnes Abandonnées et le Bois Impôts, une vaste plaine verdoyante s'étend, embrassant les bords de la falaise des Fantômes Déchus de ses herbes et fleurs sauvages. La brise salée du large caresse continuellement ces terres, comme un tendre murmure insaisissable, faisant doucement onduler les herbes. Le sol y est fertile et ne demande qu'à être travaillé, et il n'est pas rare de voir les longues brindilles de ces prairies se coucher sous le passage d'une famille de renardeaux venue chasser. Enfin, le soleil qui baigne longuement ces terres en fait un espace idéal pour profiter de la vie. Peut-être est-ce pour cela qu'un groupe d'individus a décidé de s'y établir.

La Terre des Écocureurs

À **toi** qui es en quête d'un monde meilleur, bienvenue sur la Terre des **Écocureurs**.

Sur cette plaine [d'apprentissage], tu ne trouveras aucune installation propice à la surconsommation. Pas de *Westfield La Part-Dieu*, ni de chaînes de restaurants par million. Seulement des prairies, le soleil et ce qu'ils ont à nous offrir.

Dans ce grand cercle de la vie, nous te commandons de descendre de ton cheval furieux de technologies et d'ouvrir ton cœur et ton corps à notre philosophie.

Écoute bien, vicieux Exploiteur. Ici, tu n'es pas au-dessus du renardeau sauvage ni de la libellule qui prospèrent au milieu de la végétation. Ici, tu ne viens pas, grand et fier, apporter ta vision des choses. Non, ici, sur la Terre des **Écocureurs**, tu te soumetts à l'environnement qui s'impose. Ici, tu apprends à vivre et à manger en symbiose.

Considère ton voyage au cœur de nos terres comme un voyage au cœur de ton être. Fais table rase du passé, oublie tes maximes perverses et spécistes, et apprends à voir et à respecter la beauté en chaque vie. Apprends à ne cueillir que ce qu'il te faut, et à laisser le reste aux autres. Apprends à faire fructifier naturellement cette terre, qui a tant à nous offrir si l'on cesse de l'épuiser plus que nécessaire.

Dévoreur, tu n'es pas ici dans un restaurant, dans lequel tu peux beugler, ordonner que l'on t'apporte à manger. Il te faudra faire preuve de respect, il te faudra apprendre à te salir les mains et à travailler pour convenablement te sustenter.

Si tu te crois capable de te défaire de ce carcan capitalo-consumériste qui t'alourdit ; nous t'accueillerons avec joie dans notre grand cercle de la vie.

Si tuer pour le plaisir est ta devise, et que tu te plais dans cette position sanglante de terroriste, prends un instant pour te mettre à la place de tes victimes. Réfléchis. *Est-ce vraiment ainsi que tu veux vivre ?*

Écotueur, tu n'es pas destiné à le rester. Nous t'offrons un chemin vers une existence plus simple, plus juste, où chaque geste compte pour un monde plus auguste.

Somme toute, une autre vie t'attend, meilleure, sur la Terre des **Écoteurs**.

PS : Nous te demandons de bien vouloir laisser tes chaussures à l'orée de notre cercle ; il est grand temps que tes pieds se reconnectent avec la terre, qu'ils retrouvent le véritable chemin vers la lumière.

Dans la terre

Il me fallait un sens,

À ma vie, mon existence.

Il me fallait ce monde meilleur.

Cette capacité d'effacer mes péchés.

Il me fallait tout réécrire sur une page blanche.

Au début, ils m'avaient paru fous,
Un peu radicaux, un semblant de secte écolo.
Mais ensuite, je compris.
Je compris qu'ils étaient les seuls à détenir le véritable savoir,
Le secret,
La vraie philosophie.

Je tournais en rond depuis des années,
Cherchant des réponses que je ne trouvais jamais.

Puis, vint l'ultime révélation :

Ne rien recevoir sans connaître.
Et détruire tout ce que je croyais savoir.

Mieux reconstruire, pour mieux renaître.

Voilà ce qui me fallait.

Comprendre que ce qui ferait mon bonheur,
Ce serait de travailler la terre.

D'être totalement soumise,
Soumise à l'univers,
À l'harmonie.

Fini le consumérisme et le capitalisme.

Je m'offris à Mère Nature.

Je lui offris mon âme.

Je lui offris mon cœur,

Ma sueur et mon corps.

Je partis travailler, la servir, la cultiver.

Entre les Montagnes Abandonnées et le Bois Impôts,
Dans la vaste plaine verdoyante,
Sur les bords de la Falaise des Fantômes Déchus,
Où les herbes et les fleurs sauvages dansaient sous le vent.

Là où le sol, fertile, n'attendait que nous.

Je partis dans la terre,
La Terre des Écocureurs.

Rien de bon

Il suffisait d'un rien.

Ce jour-là, alors que je cultivais la terre aux côtés d'un collègue, tout semblait paisible. La routine coulait comme un fleuve. Et pourtant...

Je la vis.

Une rose. Nouvelle, douce, unique.

Elle avait percé le sol au milieu des tulipes, fière et insoumise, hypnotisante, envoûtante dans son étrangeté.

Mais mon admiration fut brutalement arrachée.

Sans un mot, d'un geste mécanique et glacial, mon collègue s'empara d'elle par les racines. « Elle n'a rien à faire ici », dit-il, sans émotion.

Il suffisait d'un rien.

Pour faire trembler la terre de mes convictions.

Je le regardais, abasourdie, perdue.

Et dans ma tête, j'entendais cette voix.

Celle qui m'avait poussée à venir.

Était-ce là mon reflet ?

Une rose étrangère, cherchant désespérément à s'épanouir, sans jamais naître au bon endroit.

Contrôlée par le besoin d'appartenir,

Tirée vers le bas par cette obsession de la communauté,

Condamnée à me noyer dans un monde uniforme,

Convaincue que je grandissais, alors que je me fanais.

Cet homme, mon collègue, la quarantaine fatiguée,

S'était levé à l'aube, non pour faire pousser la vie,

Mais pour arracher tout ce qui ne correspondait pas à l'ordre établi.

Je ne connaissais pas son nom. Je ne lui avais jamais parlé.

Et pourtant, cela faisait un mois que je travaillais à ses côtés.

Il suffisait d'un rien.

Je savais que je ne correspondais pas à l'ordre établi.

Je me souvins de lui, l'autre jour.
Il avait jeté dehors un jeune garçon, jugé incapable de se libérer du
carcan capitalo-consumériste.
Un paria.
Je n'avais pas réagi. Pas un mot, pas un geste.
Et pourtant, là encore, il aurait suffi d'un rien.
Je levai les yeux.
Où suis-je ? me demandai-je.
Autour de moi, des silhouettes mécaniques,
Des clones hypnotisés par leur propre désespoir,
Travaillant sans relâche, sans créativité, sans amour, sans partage.
Un monde qui se veut idéal,
Mais qui étouffe le libre arbitre,
Qui broie l'essence même de l'homme.
Je regardai mon collègue, cet homme devenu un simple rouage.
Et, pour la première fois,
Je sus qu'il ne me disait rien de bon.
Il suffisait d'un rien.

Se réveiller

Je ne pouvais me retenir, il me fallait y aller.
Rien n'avait de sens.
L'égalité n'était qu'un simple prétexte
Pour punir l'homme de ses péchés.
L'égalité n'était pas l'équité.
Sous contrôle, elle n'était devenue que dictature.
Rien n'allait, tout semblait faux.
Tous les jugements se ressemblaient,
Tous semblaient prisonniers d'une utopie dont ils ignoraient le sens.
Pourquoi serais-je restée ? Pourquoi aurais-je choisi d'y croire ?
Nous nous sentions coupables.
Coupables de ne pas avoir été à la hauteur,
De ne pas avoir su protéger notre terre,
Notre race, nos semblables.

Oui, l'homme avait tout détruit.
Mais fuir sa réalité n'était pas la solution.
La solution, je me devais de la trouver.

Le doute m'avale.
Peut-être que tout cela est faux ?
Peut-être que je rêve ?

Peut-être que je me réveillerai dans mon lit,
Deux semaines avant que tout ne bascule.
Et que tout redeviendra normal ?

Peut-être que ce n'est qu'un cauchemar.
Je vais me réveiller,
Plus intelligente,
Plus apte à comprendre ce qui ne va pas,
Ce qu'il faut changer, améliorer.

Comprendre enfin :
Il ne faut pas fuir son monde vers un autre,
Espérant qu'il sera meilleur.

Comprendre enfin :
Il faut rester. Réparer. Apprendre.

Aller de l'autre côté du mur ne changera rien.

L'herbe paraît toujours plus verte ailleurs,

Il serait donc temps de semer son propre jardin.

Chapitre VI

Des mains qui massent

La Falaise des Fantômes Déchus

La falaise est grande. La falaise s'étend. Elle s'accroît au fil du temps. Ses pierres vibrent. Ses pierres craquent. Elles se détachent et s'échouent sur la plage. La mousse verte recouvre ses roches ardues. Elle vient à la rescousse des cailloux perdus. Son chuchotement résonne et se faufile. En sont témoins les oreilles attentives. Le brouillard a brisé le rythme des saisons. Il est épais. Il est dur et cinglant. Il s'abat sur la falaise et lui impose son propre rythme temporel.

L'Académie des massages

Cette académie est exempte de sérénité. Elle gravite dans ce lieu abandonné, où les roches sculptées, autrefois, s'accrochaient. Située à l'intérieur de la falaise, elle constitue le cœur bouillant de ces roches hostiles.

Vous trouverez la trappe en bois de chêne, dissimulée sous la mousse verte à l'apparence et à la texture veloutées. Le brouillard sondera votre âme. Vous vous dévoilerez à lui. Il s'imprégnera de votre vie. Au fur et à mesure que les minutes passeront, l'écosystème tout entier entravera vos sens.

Vous n'apercevrez plus les pierres. Vous ne sentirez plus les coups de vent. On pourra alors penser que vous n'êtes plus un être vivant. À l'Académie, les âmes perdues, errant aux tréfonds de cette côte abrupte, sont les bienvenues. Nos étudiants aguerris les exhumeront de leur douleur et les libéreront de leurs souffrances.

Il y a plus de dix siècles aujourd'hui que ce lieu placide a été créé. Ses fantômes, autrefois torturés mais aujourd'hui délivrés, permettent désormais la pérennité de la vallée.

L'engagement

Depuis bien longtemps déjà, la Falaise des Fantômes Déchus s'érigait dans les esprits communs comme le portail entre les morts et les vivants. Quiconque s'y aventurait savait d'avance qu'il pouvait y finir noyé sous la mousse de ses sols ou poussé par les vents jusqu'aux eaux tumultueuses de la belle Séraphine. Seuls ceux osant s'approcher du brouillard sans craindre ses secrets pouvaient espérer y trouver refuge.

C'est ce que j'avais fait. Qu'avais-je à perdre et qu'avais-je à gagner ? Je n'étais que voyageur qui cherchait où poser bagages. Je ne pensais n'y trouver ni quiétude, ni vacarme. Je ne pensais rien trouver du tout. Je me trompais largement.

Quand le brouillard s'estompa sous mes pas, et que les roches laissèrent place à de vagues étendues plates, l'Académie apparut d'entre les morts pour saluer les plus braves de ses aventuriers. Une file indienne d'âmes – car c'était bien ce dont il s'agissait – s'était postée devant les grandes portes du château.

Il était évident, alors, que ces âmes étaient souffrantes, que ces âmes étaient troublées. Que ces âmes pleuraient leurs vies comme elles pleuraient leurs morts.

Lorsque les grandes portes de l'Académie s'ouvrirent, les âmes s'en approchèrent comme papillons à la lumière. Je m'avançai aussi sans savoir réellement à quoi m'attendre. À l'intérieur, des thermes s'élevaient en nombre, grands bains thérapeutiques où noyer ses troubles. L'humidité s'accrochait à mes vêtements sans pour autant m'être pesante. La chaleur, agréable, contrastait avec la froideur alentour de la Falaise. Surtout, et peut-être plus surprenant encore, des personnages de toutes les couleurs venaient accompagner les âmes vers différents postes de massages.

Sous les mains des étudiants – ce que j'appris plus tard qu'ils étaient – qui les traitaient, les fantômes cessaient de gémir. Leurs mantras de souffrance ne devenaient que murmures de contentement.

Je n'étais pas une âme troublée – ceci, on le remarqua très vite.

Un des masseurs s'approcha de moi, et me demanda si je voulais les aider. Les aider à délier ces âmes de leurs chaînes de douleur ; à défaire de leurs corps immatériels les nœuds de leurs souffrances ; à faire fondre de leurs cœurs le métal de vices cachés.

Je dis oui, bien sûr.

Le doute

Alors que je m'attelais pour ce qui semblait être la quinzième fois de la journée au nettoyage des thermes pour les débarrasser des souffrances qui y baignaient, Azura, une des masseuses, m'approcha en trombe.

« Des âmes se battent, îlot cinq. Tu peux les démêler, s'il te plaît ? Je vais appeler la sécurité pour les sortir d'ici.

- Quoi ? Attends, trois secondes. Ne les appelle pas, s'il te plaît. Je vais les calmer.

- Non – c'en est trop. C'est déjà la quatrième fois cette semaine que tu nous empêches d'appeler la sécu. Comment veux-tu qu'ils comprennent qu'ils ne sont pas censés se battre ?

- Tu leur dis, c'est tout. Ce n'est pas de leur faute – il n'y a pas assez de place pour tout le monde, et ils ont mal. Ils souffrent – tu le sais plus que moi.

- Bien sûr que je le sais ! Mais il faut aussi qu'on préserve notre tranquillité.

- Et votre tranquillité vaut plus que de permettre à ces âmes torturées de connaître la paix ? La sécurité fait bien plus qu'arrêter des combats stupides entre deux fantômes. Elle les dégage de l'Académie sans procès et sans soins !

- Peut-être que c'est tout ce qu'ils méritent ?

- Tu penses réellement que l'Académie ouvre ses portes à des âmes qui ne le méritent pas ? Réfléchis. Le brouillard ne se tarit que face aux âmes méritantes de soins. Elles font la queue toute la journée pour entrer dans ce lieu. L'Académie n'est pas assez grande pour accommoder tout le monde, certes, mais elle devrait au moins essayer de le faire. La torture que ces âmes subissent quotidiennement est telle qu'il ne leur est pas possible de réfléchir de manière rationnelle. J'excuse toutes ces bagarres car je sais leur souffrance comme impossible à supporter.

Ne voudrais-tu pas toi-même connaître le soulagement le plus rapidement possible ? Ne penses-tu pas qu'une douleur aveugle te mènerait aussi à oublier toute formule de politesse pour plus rapidement la faire taire ? Et ne penses-tu pas complètement fou que, pour un seul moment de bazar, tu sois virée de l'Académie comme une malpropre pour ne plus jamais connaître la paix ?

- Écoute, laisse-moi tranquille. Nous les aidons assez bien comme ça.

- ...

- Cours à l'îlot cinq. C'est la dernière fois que je te couvre. La prochaine fois, c'est la sécurité – direct.

- Merci. J'y vais. Merci. »

La réalisation

Trois pas vers la gauche, trois pas vers la droite, et je pouvais alors descendre les escaliers en trombes vers l'étage des saunas. Mes heures étaient différentes chaque jour, mais les activités que je faisais à l'Académie revenaient régulièrement, douce habitude me berçant au travail. Je ne comptais plus les âmes qui passaient sous mes doigts nouvellement experts ; je ne comptais plus les souffrances que j'avais tassées à coups d'eau chaude doucement versée ; je ne comptais plus les fantômes que j'accompagnais jusqu'à la sortie de l'Académie, reposés et blancs de tous les soucis qu'ils portaient anciennement comme chaînes au cou.

Trois pas vers la gauche, trois pas vers la droite, et aujourd'hui, je ressentis la vive sensation que quelque chose allait se produire. Cette impression me collait à la peau comme sueur au front. Elle s'attachait à mes vêtements et semblait se blottir contre mon cou. Elle ronronnait ses inquiétudes et faisait grossir mon anxiété comme un grand ballon d'air chaud.

Trois pas vers la gauche, trois pas vers la droite, les escaliers vers l'étage, et la journée ne laissait pourtant rien penser de différent. Je regardai les heures passer comme l'on observait sa pénitence venir. Je ne savais pas ce que j'attendais, mais je savais attendre quelque chose ; et c'était assez pour que je reste alerte toute la journée, appelant presque le destin à me frapper de ses foudres. Et ce, jusqu'à la tombée de la nuit.

Je connaissais le crépuscule comme l'on connaît un vieil ami, et pourtant je le redoutais plus que tout. Déjà seul, avant l'Académie, le coucher du Soleil m'était une menace : je devais forcément remettre ma vie entre les mains des vents et marées de la Falaise, qui pouvaient me tuer à tout moment.

Ici, la nuit avait une tout autre signification : dès qu'Hélios se couchait, c'étaient les portes de l'Académie qui se fermaient. Plus une âme – plus une seule ! – ne pouvait prétendre entrer.

Et une fois closes, les portes ne s'ouvraient plus. Elles restaient muettes jusqu'aux premiers rayons du lendemain. Aucun gémissement, aucun cri, aucun pleur des âmes souffrantes qu'observaient ses grands vitraux ne parviendraient à faire bouger les solides murs de l'école qui s'érigeaient en forteresse à ceux qui ne souhaitaient que guérir.

Moi, j'observais ce spectacle depuis le dernier étage. Je voyais les files d'âmes se presser aux portes. Elles resteraient là toute la nuit, mourantes pour la deuxième fois.

Je savais, inconsciemment, que rien de ce que j'avais redouté n'allait se produire. Que la scène à laquelle j'assistais n'était que saynète habituelle pour les travailleurs d'ici. Que cette impression troublante matinale ne fût en réalité rien d'autre que le malaise profond que je connaissais en voyant ces masses torturées ; en me rappelant leurs troubles ; et en ne pouvant leur apporter mon aide, coincé dans un système aux règles aussi strictes qu'impardonnables, et qui ne souhaitait se remettre en question.

Chapitre VII

Des mains propres

L'Arbre Trimillénaire

C'est une école utopique au pied de l'arbre. Un ascenseur permet de monter tout en haut de l'arbre millénaire pour admirer la vue. L'arbre millénaire de la direction régionale des finances publiques donne de l'argent au lieu d'en prendre. Dans cette école, les élèves n'apprennent pas, mais jouent toute la journée. Ils sont libres de discuter entre eux.

Règlement intérieur du lieu

Chers visiteurs,

Dans cette école, il n'y a pas de maîtres ou de maîtresses. Vous apprendrez le plus important, l'amitié. Grâce à nos ascenseurs faits pour discuter avec vos camarades et qui relient entre elles toutes les différentes branches de l'arbre, vous pourrez parler et jouer toute la journée avec les autres enfants. Les oiseaux sur cet arbre ne sont pas hostiles, ils viendront vers vous et vous pourrez les caresser.

L'arbre millénaire direction régionale des finances publiques est un baobab trimillénaire, mais comme cela sonne moins bien, nous l'appelons « arbre millénaire ». Des noix de coco poussent sur cet arbre. À condition de le vouloir suffisamment fort, n'importe quoi peut pousser sur cet arbre.

Au tout dernier étage de cet arbre se trouve la direction régionale des finances publiques. Il n'y a qu'un seul ascenseur qui mène là-bas. Nous sommes fermés, passé 18 heures.

Veuillez ne pas lancer de noix de coco du haut de l'arbre.

Le concierge

Je fus concierge de l'école de l'arbre millénaire de la direction régionale des finances publiques dès ma sortie de cette même école. L'école délivrant directement ce diplôme, je pus accéder immédiatement au poste de concierge à la fin de mes études là-bas. Ma maison de fonction, située tout en haut de l'arbre, me parut immédiatement très vaste et confortable. Tout était fait de bois et de feuilles vertes. Je pus remplir ma corbeille à fruits de mangues, de fraises, de bananes, et de chocolat. Tout poussait sur cet arbre, y compris ma corbeille elle-même, y compris mon diplôme en chocolat, que je mangeai avec un peu de chantilly dès le premier soir de mon installation dans ma maison de fonction. Le loyer étant peu onéreux (seulement deux noix de coco par an), je me sentis très vite à mon aise. Mes tâches consistaient principalement à empêcher les enfants de lancer des noix de coco du haut de l'arbre, et à l'entretenir. N'étant pas beaucoup plus âgé que les enfants que je surveillais, j'eus du mal à me faire respecter par eux, au début. Mais, connaissant moi-même toutes les techniques pour contourner l'interdiction de lancer des noix de coco du haut de l'arbre, car j'avais longtemps pratiqué cette activité lorsque j'étais élève ici, j'arrivais à déjouer tous les plans des élèves. C'est ainsi que, bientôt, je fus respecté par tous. Je pus consacrer mes après-midis à parcourir tout l'arbre, par les ascenseurs, pourchassant de lianes en lianes tous les fauteurs de trouble. De mon temps, j'étais le plus terrible de tous. Je dirais que ma reconversion a parfaitement bien marché. Je fus, en tant que concierge, le seul à pouvoir ouvrir toutes les portes, le seul à pouvoir avoir accès à toutes les ramifications de toutes les branches. Celle qui m'intimidait le plus était la direction régionale des finances publiques, située sur la toute dernière branche et interdite d'accès aux élèves. Il n'existait qu'une pièce dans ce bâtiment que je ne pouvais pas ouvrir : la buanderie où la secrétaire rangeait son repas du midi dans le frigo. Il y avait bel et bien un frigo dans la buanderie. Cela peut paraître peu commun, mais c'était ainsi. Le panneau fixé juste devant le bâtiment en bois et en feuilles, un grand panneau de bois comme ceux situés à l'entrée des villes dans le Far West, m'intimida un peu au début. Il indiquait « Inutile de braquer la direction régionale des finances publiques ; nous n'avons pas de trésor ici. Demandez à l'arbre ». Je ne me rendais jamais trop souvent sur cette ultime branche. Je préférais poursuivre les élèves lors de leurs parties de balle au prisonnier.

Au bout du compte, le métier de concierge de l'école de l'arbre millénaire de la direction régionale des finances publiques me convenait parfaitement. N'ayant jamais l'intention de changer de métier, je pus accomplir l'un de mes désirs de petit garçon, et ne jamais quitter l'école.

Un jour, je fus intrigué plus que de raison par l'ultime branche de l'arbre, qui comportait la seule pièce dont je ne possédais pas la clé. Je n'avais jamais parlé à la secrétaire, et je ne désirais pas le faire, étant assez avare de paroles. Mais la curiosité finit par l'emporter. Je me rendis tout en haut de l'arbre, bravant le panneau intimidant, et je finis par toquer à la porte de la secrétaire.

La secrétaire

« Vous venez pour régulariser votre situation ?

- Moi ? Non, madame. Mon loyer est payé depuis bien longtemps. Deux noix de coco par an, ce n'est pas trop contraignant.

- Qu'est-ce qui vous amène ici, alors ? Vous n'avez pas école ?

- Je ne suis pas un élève, madame.

- À votre âge ? Vous êtes à peine plus vieux. Et qu'est-ce que vous êtes donc ?

- Le concierge, madame.

- C'est-y qu'y font remplir des contrats d'embauche à des petiots aussi jeunes que vous ? Vous m'semblez à peine assez vieux pour pouvoir ouvrir un compte en banque.

- J'en ai un, à mon nom. J'ai une épargne de quinze milles noix de coco. J'ai déjà acheté une maison de vacances et payé mes obsèques.

- Vos obsèques ? À vo't âge ?

- J'anticipe, madame. Vous feriez mieux d'en faire autant. Vous me semblez plus proche de la mort que moi.

- Insolent p'tit. J'aurai bien un mot avec vos parents.

- Je n'en ai plus, madame. Mes parents sont morts. Je suis pupille de l'État.

- L'État ? L'État s'occupe encore des petits orphelins comme vous ? Mais que faites-vous ici ?

- Je suis intrigué par une certaine situation, madame. Je possède un trousseau de clés qui peut ouvrir toutes les portes de cet arbre. Aucune des ramifications de l'arbre ne m'est inaccessible. Sauf la réserve. Votre cuisine-buanderie.

- Et alors ? Qu'esssça peut ben vous faire ? Vous comptez me voler ma gamelle du midi ?
- Non, non. Je suis simplement intrigué. Je ne comprends pas pourquoi l'accès à cette pièce m'est interdit.
- Vous avez l'intention de frauder le fisc ?
- Non, madame.
- Alors pourquoi voulez-vous tant savoir ce qu'il y a à l'intérieur de cette pièce ?
- Je ne sais pas. Il n'y a pas d'argent ici, n'est-ce pas ?
- Non. C'est bien indiqué sur le panneau. Vous auriez mieux fait d'apprendre à lire lorsque vous étiez encore élève, au lieu de paresser et de lancer des noix de coco sur vos camarades. Puisque c'est comme ça, je vais le lire à votre place. « Inutile de braquer la direction régionale des finances publiques ; nous n'avons pas de trésor ici. Demandez à l'arbre »
- Je le sais bien.
- Que pensez-vous donc, jeune homme ? Que l'argent est caché dans cette salle ?
- Je n'ai rien dit, madame.
- Que pensez-vous donc ? Que l'État blanchit de l'argent ?
- Je n'ai *toujours* rien dit, madame.
- Que pensez-vous donc ? Que l'État procède à des placements illégaux ?
- Je ne pense rien, mais vous, je vois que vous pensez beaucoup.
- Qu'allez-vous imaginer ? Que l'État détourne des fonds après des placements juteux pratiqués dans des banques secrètes, que le fisc est complice, que la direction régionale des finances publiques participe au blanchiment de cet argent, et que l'argent sale est dissimulé exactement dans cette pièce, dans le coffre-fort bleu marine légèrement rouillé, avec un cadenas dont le code est cinq cent cinquante-cinq deux mille un, entre la table en bois de chêne, la machine à laver multifonction qui fait également sèche-linge, et mon casier qui contient ma gamelle du midi avec ma trousse à maquillage et mes sandwichs au thon sans matière grasse ajoutée ?
- Je n'imagine rien de tout ça, madame.
- Et que je suis la seule à avoir la clé car je suis la seule employée ici à être au courant de ce complot ?
- Oh ! J'en suis très loin, madame.
- Et que vous êtes celui qui va faire éclater au grand jour ce complot, hein ? Eh bien, laissez-moi vous le dire, jeune homme, s'il vous prend

l'idée de jouer les fouineurs, vous pourriez hypothétiquement finir enfermé dans cette pièce, à l'intérieur d'un coffre-fort bleu marine légèrement rouillé, dont le code est cinq cent cinquante-cinq deux mille un, entre la table en bois de chêne, la machine à laver multifonctions qui fait également sèche-linge, et mon casier contenant ma trousse à maquillage et mes sandwiches au thon sans matière grasse ajoutée – sauf pour ce midi ; je peux me le permettre car j'ai jeûné hier – à condition que cette pièce existe, évidemment. Et si vous finissez là-dedans, vous n'en sortirez pas. Et maintenant, veuillez sortir de ce bureau, la pause du midi est bientôt terminée. J'ai faim, je n'ai pas encore mangé. Et je crois bien qu'on vous appelle. Les cloches de l'école vont bientôt sonner. Allez donc accomplir votre mission et empêcher les enfants de jeter des noix de coco du haut de l'arbre, et laissez-moi. Veuillez ne pas tenter d'obtenir la clé de cette pièce.

- Jamais je n'oserai, madame.

- Elle est habilement dissimulée dans mon sac à main en fourrure de chaton norvégien tricolore, dans la petite poche arrière, celle qui s'ouvre avec la fermeture éclair dorée. Mais ça, vous ne le saurez jamais.

- Bien sûr, madame.

- Je vous prie de sortir.

- Mais je sors, madame. Et je ne vais pas vous dérober cette clé.

- Bien sûr que vous n'allez pas le faire ! Ah, ces pupilles de l'état ! À mon époque, on les abandonnait. »

Argent sale et détergent

Une fois ressorti du bureau de la secrétaire avec la clé – celle qui était habilement dissimulée dans son sac à main en fourrure de chaton norvégien tricolore, dans la petite poche arrière, celle qui s'ouvre avec la fermeture éclair dorée – j'avais la certitude que je m'infiltrerai le soir même dans la pièce. Je ne pouvais pas laisser l'état blanchir de l'argent. J'étais celui qui ferait éclater le complot au grand jour, j'en étais persuadé.

Une fois devant la porte de la pièce, j'introduisis la clé à l'intérieur, et elle s'ouvrit aisément. Jusque-là, cela me paraissait très facile. Mais très vite, je fus confronté à un autre problème de taille. Je connaissais le code du coffre-fort, bien sûr, car la secrétaire me l'avait donné, mais je ne m'attendais pas à trouver à l'intérieur ce que j'y trouvais.

Un petit chaton tricolore me fixait de ses grands yeux jaunes. Je me mis à le caresser. « Jamais tu ne finiras en sac en fourrure pour cette vieille peau », me dis-je pendant qu'il ronronnait. « Je te prends avec moi maintenant ».

Je fus si absorbé par le chaton, que j'en oubliais presque l'argent qui s'étendait à perte de vue devant moi dans le coffre ouvert.

Mais la vieille peau en question m'attendait de pied ferme. Elle effectuait des rondes de nuit, et je ne le savais pas.

« Mon sac ! Mon futur sac ! » glapit l'odieuse vieille mégère en me bondissant dessus.

« Ce chaton ne sera jamais votre sac ! » murmurai-je à moi-même.

Je réussis à m'extraire de ses griffes. Elle tenta de me frapper avec son sac en fourrure. En désespoir de cause, j'agrippai la première chose qui me tomba sous la main : sa gamelle en fer du midi, celle qui contenait également sa trousse à maquillage et ses sandwiches au thon sans matière grasse ajoutée. Plusieurs coups sur le crâne avec sa gamelle en fer eurent raison de la vieille peau. Mais même une fois à terre, elle régurgitait encore d'une voix remplie de haine « Mon sac ! Mon sac ! L'argent sale ! Le public ne doit pas savoir ! » Je lui fourrai ses sandwiches au thon à l'intérieur du gosier pour l'étouffer avec. Elle me fit un croche-pied et m'enfonça ses longs ongles manucurés d'un rose bonbon ignoble dans la jambe. Le chaton se cachait sous le bureau. « Mon sac ! Mon sac ! » criait-elle. Je lui portai à nouveau un coup de gamelle en fer. Elle en resta sonnée. En désespoir de cause, je vis une noix de coco sur son bureau. Quatre coups portés à son crâne eurent définitivement raison d'elle, et bientôt, ce fut sur le sol un étalage de sang, de cervelle, de maquillage et de sandwiches au thon sans matière grasse ajoutée.

Un silence s'installa lorsque la lutte fut enfin finie.

« Et merde, je dis sentencieusement. Je crois bien que je l'ai tuée, la vieille peau. »

Son crâne ouvert ne laissait pas de doute. Mais comme j'étais un gentil garçon, et que j'avais bien appris mes cours de secourisme, je pris bien soin de prendre son pouls, de vérifier sa respiration, de lui demander de me serrer la main si elle m'entendait, et de la mettre en position latérale de sécurité. Tenant à la propreté des locaux de mon école, étant concierge, je me mis à tout nettoyer. Après tout, j'étais payé pour ça. Ma fidèle serpillère et ma balayette ne tardèrent pas à tout remettre en ordre. Bientôt, la pièce sentait la lavande. J'allai jeter proprement le corps dans la poubelle verte, certain qu'il ferait le bonheur d'une famille nombreuse une fois qu'il serait dûment recyclé en crêpe-party pour six.

Le petit chaton se terrait toujours sous le bureau. En voyant la pièce nettoyée, la vieille mégère enfin disparue, il eut la force de me sauter sur les genoux. Je passai quelque temps à le caresser. Puis, notre regard à tous les deux se fixa à nouveau sur la porte ouverte du coffre. Pas de doute. L'État blanchissait de l'argent. Le détergent et l'assouplissant à côté de ces liasses de billets en était une preuve suffisante. Je touchai l'argent sale de mes mains. Il était recouvert d'une épaisse couche de poussière crasseuse.

« De l'argent sale, plus de doute. Eh bien, Noix de Coco, (c'est le nom que j'avais déjà décidé de donner à mon chat) l'État aura des comptes à rendre. »

Mais à qui les dénoncer ? En admettant qu'on me croie, que faire ? Garder les preuves ? Contacter la presse, la police, la justice ? N'avais-je qu'à fermer les yeux ? Je voyais déjà les gros titres « la direction régionale des finances publiques blanchit de l'argent ». Après tout, j'étais pupille de l'État. Ils pouvaient me couper les vivres. Pouvais-je à moi tout seul faire éclater au grand jour ce complot ?

En désespoir de cause, j'emportai les preuves avec moi. Je verrai bien un jour ce qu'il faudrait en faire.

Chapitre VIII

Des mains qui transforment

Le Bois Impôts

Se trouvant à la croisée des chemins tortueux, le Bois Impôts est un lieu sombre et légendaire. Son nom intrigue autant qu'il amuse, évoquant diverses histoires oubliées, des légendes urbaines ou encore un vieux cadastre municipal. Cet endroit est d'autant plus particulier qu'il peut évoquer de sombres souvenirs aux vieux habitants des quatre coins de la région.

L'entrée du bois se décrit par un subtil parfum de terre humide et d'angoisse. Les oiseaux, invisibles aux premiers abords et pourtant omniprésents, peuplent le silence de la clairière grâce à leurs murmures mélodieux. Plus loin, une brèche boisée s'ouvre timidement, baignée par quelques rayons de soleil. Quelques bancs de pierre, moisissés et usés par le temps, semblent témoigner d'une époque où ce lieu était fortement fréquenté. D'après les légendes, des persécuteurs s'y seraient retrouvés pour collecter les impôts de la région et quelques rares braves venaient jusqu'ici pour faire des réclamations sur leurs montants payés injustement ; d'où, par conséquent, ce nom étrange qui a traversé les générations.

Aujourd'hui le Bois Impôts est un endroit source de peur et d'inquiétude. On dit même aux enfants de la région « si tu désobéis, le Bois Impôts t'avalera comme le Petit Poucet chez l'ogre, et tu ne retrouveras jamais ton chemin ! ». Néanmoins, il constitue un écrin de pure nature où l'on tente de venir oublier, ne serait-ce qu'un instant, le tumulte du monde extérieur.

Plus loin, caché au détour d'un sentier peu emprunté, le bois abrite un bâtiment fort et imposant, presque anachronique : une antenne du CROUS, où les étudiants en quête de bourses et de logement viennent déposer leurs dossiers, souvent avec espoir mais parfois avec résignation et colère.

Sur le toit du bâtiment, des toilettes publiques qui semblent abandonnées, ajoutent une atmosphère particulière au lieu. Peu osent ainsi s'y aventurer, certains murmurant qu'une entité rôde à l'intérieur, hantant ces lieux comme un vieux précepteur jamais rassasié, constamment en quête d'impositions.

Bien que le bois semble abandonné, ce bâtiment du CROUS ne cesse jamais de fonctionner, 7j/7j, 24h/24. Un bâtiment essentiel à la vie publique et pourtant si difficile d'accès pour les étudiants de la région. Ainsi, des tunnels souterrains lumineux et particulièrement propres traversent le Bois Impôts pour amener les étudiants des quatre coins de la région au CROUS. Pratique, lorsqu'on veut éviter de se faire taxer en tant qu'étudiant ; les souterrains portent le nom de « tunnels de fraude fiscale ». Ainsi, les étudiants peuvent accéder facilement et rapidement à leurs services sans traverser le bois lugubre et menaçant.

La charte du Bois Impôts

Paragraphe 1 – Les libertés

Ici, libre à chacun de se déplacer comme il l'entend,
De respirer, vivre, être heureux ou mécontent,
Car le Bois Impôts se fiche de votre ressenti.
Ici, chaque personne est considérée comme « bénie »
Tant qu'elle paye ses redevances en temps et en heure.
Ces redevances constituent ainsi pour le fisc un véritable bonheur,
Mais pour les quelques portefeuilles franchissant ces terres, une véritable douleur.

Paragraphe 2 – Les interdits

Le crime le plus grave qui puisse être commis dans le lieu est tel,
Que lorsqu'on ose le prononcer, celui-ci possède alors un amer goût de sel,
Mais il est pourtant simple : on ne doit pas oser boire sans autorisation,
Le magnifique café de la machine, café provoquant une telle sensation,
Que celui-ci est ainsi considéré comme un véritable trésor de la nation.
Le second crime, tout aussi grave et sévèrement punissable,
Est pour certains, une interdiction détestable,
Pour d'autres, elle constitue un moyen admirable
De tenir pour responsable ceux qui osent ainsi défier le système,

Ce crime porte le nom de « non-paiement des impôts, un véritable problème ».

Un acte passible de la peine de mort,

Alors, si vous souhaitez l'éviter, il suffit de simplement faire un effort.

La mission

Même dans ce monde, je suis boursière. Même dans ce monde, je dépends d'un organisme, je suis jugée selon des critères sociaux et je finis par travailler pour mon pourvoyeur de fonds dans l'espoir de diminuer ma dette. Cool.

En traversant le Bois Impôts, mes pensées recommencèrent à tourner aigre. Je sentais les traits de mon visage s'éparpiller et devenir brouillons. Merde. J'avais voté oui pour cette utopie, je m'étais portée volontaire pour travailler au CROUS, personne ne m'y avait forcé. Je n'allais pas commencer à faire la gueule. Je levai la tête pour me donner du courage. Un chœur d'oiseaux perchés en quinconce sur une branche me regarda et se mit à chanter mélodieusement pour m'indiquer l'entrée du tunnel Fraude Fiscal. Sans avoir eu le temps de dire ouf, je fus aspirée par un air chaud, transportée et pondue directement à l'entrée de l'antenne du Crous avec la sensation de ressortir lavée, le cheveu brillant et la colonne vertébrale remise en place par la meilleure des ostéopathes. Tout ça gratos. Décidément, il aurait été indécent de faire la gueule.

Au CROUS, ma mission était simple. Elle consistait à transformer les toilettes publiques abandonnées sur le toit du bâtiment en œuvre d'art. J'avais carte blanche et pouvais utiliser tous les matériaux de la forêt à ma disposition. Dans ce monde, mes talents artistiques allaient être reconnus, j'en avais la certitude. Les portes allaient s'ouvrir. En ramassant de la mousse, du petit bois et des fleurs, je me fis la promesse de transcender ma condition d'étudiante boursière. Les oiseaux qui entamaient un nouveau chant m'encouragèrent. Je crus reconnaître dans leur pépiement le vieux tube de Beyoncé *Run the world*. Le parfum de la forêt m'enveloppait. Mes mains s'activaient pour couvrir de verdure la céramique cassée des toilettes, mon corps heureux transpirait, mes désirs d'artiste se concrétisaient. En cet instant, tout était parfait.

Le doute

« Tu prends ces fleurs ?

- Heu salut.
- Tu prends ces fleurs ou je peux les prendre ?
- Oui tu peux les prendre. Pourquoi ?
- Pour les mettre sur les toilettes. Je fais comme toi.
- Tu fais comme moi ?
- Je décore, je rafistole, je peinturlure, je colorie, je cache la misère sous l'utopie.
- Alors moi, ce n'est pas ce que je fais.
- Ah bon ? Tu fais quoi toi ?
- Je fais de l'art.
- Ah. Tu es artiste ?
- Oui.
- Et ta spécialité, c'est les W.C. ?
- Non, mais là je débute. C'est ma première mission. Il faut bien commencer par quelque chose. Après, je vais gravir les échelons. Je vais monter en grade, je vais me hisser au sommet, je vais run the world comme dirait Beyoncé.
- Ah tu crois ?
- Ben oui. Non ?
- Je ne sais pas.
- Comment ça, tu ne sais pas ?
- J'ai un doute.
- Qu'est-ce qui te fais douter ?
- Cette odeur de champignon. Tu ne trouves pas que ça sent le champignon ?
- Bah si mais on est dans une forêt c'est normal, non ?
- Je ne sais pas.
- Comment ça tu ne sais pas ?
- Cette odeur ne me dit rien qui vaille. Voilà tout. »

Le corps

Le jour de l'inauguration de mon œuvre, j'eus la nausée. Je faillis vomir à la sortie du tunnel, mais la surprise de voir la foule amassée devant le CROUS fit diversion. Les représentants de l'Utopimondes étaient là. Ils étaient venus pour admirer mon travail.

Il y avait un crapaud, des corbeaux, deux représentants du peuple fantôme, le discret concierge de l'Arbre Millénaire de la direction régionale des finances publiques, la libraire de la montagne, le géographe du lac, les étudiants de l'Académie des Massages. Tout le monde me suivait du regard et mon estomac se changea en pierre. Je montai sur le toit, jambes tremblantes, visage blême, sueur au front. Je coupai le ruban rouge d'inauguration en articulant péniblement « merci ». Tout le monde applaudit, me félicita puis repartit aussitôt. Lorsque, je me retrouvai à nouveau seule dans la forêt, mon mal de cœur reprit de plus belle. Une odeur de champignon envahit mes narines et je fus submergée de colère et d'amertume. Pourquoi fallait-il que mon corps me gâche la fête ? Mes sensations physiques ne pouvaient-elles pas être en accord avec ce moment de gloire qui m'était donné à vivre ?

Me revient alors en mémoire, la conversation que j'avais eu avec l'autre étudiante boursière pondue par le tunnel un beau matin. Sa phrase « j'ai un doute » aurait dû m'alerter, elle aurait dû me freiner dans mon euphorie, me faire redescendre sur terre. Une utopie se vit aussi dans le corps et aucun corps n'est parfait. L'étudiante qui doutait avait passé la journée à ramasser des fleurs avec moi et je ne l'avais plus jamais revue. Cette apparition m'avait semblé étrange mais comme tout ici était étrange, je ne m'étais pas affolée. Et puis, sa présence physique m'avait réconfortée. En quelques heures, elle avait amassé d'impressionnantes brassées de jonquilles, jacinthes sauvages et muguet. À la fin de la journée, le toit du CROUS ressemblait à un chapeau géant de courtisane du Moyen Âge et je sus que je tenais enfin mon chef d'œuvre. J'avais transformé un lieu sordide en chapelets de verdure.

En souffrant d'écœurement, seule en ce jour d'inauguration, je pensai : *À quoi bon transformer le lieu si le corps ne suit pas ? Les fleurs intimes sont aussi précieuses que celles de nos forêts. À partir d'aujourd'hui, j'en prendrai soin et elles me serviront de guide.*

Chapitre IX

Des mains citoyennes

La Falaise des Fantômes Déchus

Aux confins du continent, là où personne ne naît ni ne meurt, le Plateau Fantôme gît. Ses vallées s'élèvent en nombre, largement inclinées. Au Sud, l'arche de leurs courbes se termine sur de vastes étendues de lavande ; au Nord, leurs traînes rencontrent leurs fins là où les pierres volcaniques ont calciné la terre. Les nuages se coincent sur les pics de grands monts dont les façades protègent du vent froid. Des forêts de pins et de sapins fournissent les sols blancs du Plateau, comme un labyrinthe où l'on se perd pour ne plus jamais revenir. Sous les pieds de ceux qui s'y aventurent, le sol se craquelle, érodé, fruit des rivières antiques qui s'y sont desséchées. La campagne y est perpétuellement saisie par le givre, et les paysages, noyés sous le brouillard, semblent danser continuellement.

De grands corbeaux noirs trouvent refuge dans les branches des arbres, protecteurs du Plateau. L'on dit d'eux qu'ils murmurent la mort à qui souhaite l'entendre, bien que le silence des bois ne soit que rarement perturbé par leurs crailllements. En réalité, le Plateau ne renaît que le jour du solstice d'hiver : comme oxymore, le brouillard se dissipe, les arbres se raidissent et le sol se dégivre. Les corbeaux se taisent pour mieux laisser entendre les pleurs des fantômes alentour dans un chant assourdissant.

Charte du Plateau Fantôme

« Les représentants du peuple fantôme, constitués en Assemblée parlementaire, considérant que la destruction des paysages dont ils sont les résidents est la seule cause des malheurs publics et de la corruption des sols, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés du Plateau Fantôme, afin que cette déclaration leur rappelle sans cesse leurs conditions d'utilisation de ses ressources.

En conséquence, l'Assemblée parlementaire reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de son solstice d'hiver, les modalités de fonctionnement suivantes se rattachant à l'utilisation du Plateau :

(1) Les créatures du Plateau, appelées « peuple fantôme », naissent, meurent et demeurent libres et égales. Aucune distinction sociale ne peut être fondée entre elles.

(2) Le Plateau Fantôme, lieu de cette Assemblée, est un lieu de communauté de vie et de mort commun à tous ses habitants, réunissant fantômes et créatures indistinctement. Il découle de ce principe qu'il convient de ne pas mettre en danger ce lieu, notamment en le surexploitant ou en l'exposant aux dangers naturels et surnaturels du continent.

(3) Toute utilisation des ressources naturelles et surnaturelles du Plateau, par la construction d'infrastructures, de meubles et autres biens, est soumise au vote et à une condition d'utilité publique. Ce vote se fait à la majorité simple de l'Assemblée.

(4) Le corps social fantôme est essentiellement représenté par des corbeaux, qui votent aux noms des entités immatérielles du peuple fantôme, recevant leurs volontés par des événements surnaturels qu'il conviendra d'analyser au regard d'un livre d'interprétation commun. Une exception se dresse au jour du solstice d'hiver qui, réveillant les morts, est une occasion pour les fantômes d'exercer leur droit de vote de manière directe.

(5) L'Assemblée se présente en une série de quatre bancs de bois, construits par des branches ramassées, car tombées, des pins et sapins du Plateau. Elle se réunit tous les jours pairs des mois du calendrier lunaire. Toute personne résidente du Plateau est considérée comme parlementaire.

(6) Les propositions de construction de biens par le biais des ressources du Plateau, dont l'initiative revient à toute créature du Peuple fantôme, devront s'attacher à toujours s'accompagner d'une replantation des ressources prises et être proportionnées, adaptées et nécessaires. »

Volontariat

Siège n°57

Chaque matin, avant que le Plateau Fantôme ne prenne vie, j'observais dans le ciel les corbeaux fuyant le brouillard.

Leurs mouvements, comme une valse, m'hypnotisaient.

Alors, je saisisais mon carnet et esquissais ces mouvements abrupts, pourtant si bien exécutés.

Une fois que la douce mélodie émise par les fantômes eut remplacé les croassements des corbeaux, je savais qu'il fallait me diriger vers l'Assemblée.

Je franchissais alors le bois démesuré.

Ses arbres gigantesques servaient de rempart au vent glacial. L'odeur des pins époussetait mes narines, et les timbres des multiples esprits de la forêt m'accompagnaient. Je ne marchais plus. J'étais alors comme transportée.

Mon siège était le n°57, propre à mon numéro d'arrivée en ces lieux. L'assemblée me faisait toujours penser à un opéra. Les voix des représentants du peuple fantôme se diffusaient dans tout l'amphithéâtre et sonnaient comme un doux chant articulé.

Une citoyenneté idyllique

Si l'on m'avait dit que la mort rimerait beaucoup plus avec « démocratie » que la vie ; j'aurais, depuis bien longtemps, fait le grand saut dans le vide !

Je ne savais quand, je ne savais comment, mais j'avais atterri sur le Plateau Fantôme, où je fus accueilli avec bienveillance par de majestueux et puissants corbeaux.

Ce fut ici que je découvris, que j'appris, le véritable sens du mot « démocratie ». Mieux encore, ce fut ici que j'ouvris les yeux sur mon passé capitalo-consumériste et que je me tournai enfin vers l'écologie.

« Terrocratie » - j'avais vite appris que c'était ainsi que l'on appelait le système étatique par ici. Un système parfaitement équilibré entre démocratie et écologie. Un système parfait sous tous les angles et sous toutes les coutures possibles. Où les droits naturels, inaliénables et sacrés du peuple Fantôme – comme j'eus appris le premier jour que l'on nous désignait ; s'étendaient aussi à tout ce qui se trouvait sur le plateau. Autant aux ressources naturelles qu'aux corbeaux. Autant à la brume qu'à mes amis fantômes. Le paradis rêvé pour un fêru d'égalité !

Tous les jours impairs du calendrier du mois lunaire, mon travail de citoyen m'amenait à l'Assemblée parlementaire ; ce pourquoi je m'étais prestement porté volontaire dès lors que l'on m'eut expliqué l'organisation idyllique de cette société exemplaire. Une Assemblée parlementaire où je consignais dans un cahier de doléances, mes volontés et celles de mes camarades macchabées, pour améliorer nos conditions de morts sur ce Plateau de sérénité.

Des demandes qui étaient alors répétées – mot pour mot ! – le lendemain, par nos amis les corbeaux. Non seulement répétées, mais aussi traitées avec le plus grand soin et le plus grand intérêt.

Je ne m'étais jamais senti aussi bien représenté, aussi bien considéré, aussi bien pris en compte qu'avec mon statut de citoyen fantôme.

Comme quoi, une Assemblée parlementaire fonctionnelle ne relevait peut-être pas tant que cela de la chimère.

Le doute

« C'est vraiment le paradis rêvé, ici, tu ne penses pas ?

- En es-tu vraiment sûr ?

- Sûr ? On ne peut plus sûr, même ! J'ai toujours rêvé du mot "égalité" et ce n'est qu'ici que je l'ai finalement trouvé !

- Des échos me sont parvenus... Certaines créatures prennent le dessus sur les autres, l'égalité sociale n'est plus qu'un mythe aujourd'hui. Comment peux-tu encore prêter une confiance aveugle à cette charte idyllique ?

- Baliverne ! Regarde autour de toi, regarde ce plateau de sérénité ! Quels sont ces échos auxquels tu fais allusion ? J'ai beau tendre l'oreille, je n'entends rien ; si ce n'est la douce et exquise musique d'un écosystème qui vit en harmonie. Serais-tu tombé malade pour tenir de telles diffamations ?

- Le peuple fantôme dépérit, faute de notre capacité à pouvoir prendre nos propres décisions ! Les corbeaux étouffent les voix des créatures du plateau. Nous devons agir avant que cette démocratie illusoire ne décime le peuple que nous avons cru un jour pouvoir protéger !

- Tu t'entends babiller ? Je n'ai jamais entendu de telles absurdités ! "Le peuple fantôme dépérit"... Hello, Einstein, nous sommes des macchabées ! La mort ne peut pas plus nous affecter !

- L'illusion que tu as de ce système "parfait" finira par s'abîmer. Nous en subirons les conséquences. La mort, telle sera ta pénitence. »

L'accident

Fléau

La forêt.

Ses arbres, que l'on croyait vivants pour l'éternité, se ternissaient au fil du temps.

Mon cœur, mon corps s'arrêtèrent lorsque, sous mes yeux, se déroula ce que je ne pouvais jusqu'ici imaginer.

Des créatures du Plateau. Leur sang. Leurs crocs. Des cris de douleur et de rage. Une haine nourrie par la crainte de voir leur âme sans vie sombrer dans ce bois givré à jamais.

Arrivée à l'assemblée, je pris place. Mon siège. Le n°57.

Le calme et la lucidité des représentants n'étaient plus qu'une légende. Leurs cris déchiraient l'amphithéâtre et les échos en faisaient trembler les murs.

Sous mes yeux troubles se déroulait la même scène : des cris de douleur, des cris de rage.

Leurs pupilles flambantes, présage de leur métamorphose en bêtes sauvages.

Renversement

Des hurlements stridents à en réveiller les morts avaient résonné dans la vallée. Des hurlements à en cauchemarder. De ceux qui se saisissaient de votre cœur et l'empêchaient de battre, qui glaçaient votre sang et vous mettaient à genoux sans que vous ne puissiez vous débattre. Des hurlements qui, une fois entendus, hantaient vos nuits à jamais, qui vous forçaient à regarder sans cesse par-dessus votre épaule, dans la crainte de subir un jour, de nouveau, cette perte de contrôle. Des hurlements qui avaient porté, avec eux, l'ombre écrasante de la mort. Des hurlements annonciateurs d'un cruel sort.

Malgré la peur qui avait assailli mon être, je m'étais dirigé vers l'origine de ces cris difformes et terrifiants qui se propageaient sur le Plateau comme un poison dans le sang de sa victime ; funeste présage d'un chaos à venir. Mes pas m'avaient mené, avec appréhension, jusqu'au lieu de notre Assemblée parlementaire, où je découvris avec horreur et consternation, que la source de ce fracas n'était autre que d'autres citoyens fantômes !

Au milieu de l'Assemblée, là où devait se tenir fièrement une statue représentant tous les éléments du Plateau, dans un symbole d'harmonie et d'égalité ; à cet endroit idyllique même se tenait un monstrueux bûcher. Ses flammes bleues dansaient dangereusement : elles crépitaient de haine et dégouлинаient de convoitises ; avides de se répandre et de tout saisir sur leur passage, de s'étendre dans un macabre massacre. Un bûcher, au sein duquel mes amis fantômes étaient détenus prisonniers ; lentement, douloureusement consumés par ce feu ardent et charnier. Je pouvais voir leurs visages immatériels se tordre de douleur, dans une agonie sans nom, alors que leurs cris incessants transperçaient mon cœur interdit face à l'ignominie de cette oppression. J'arrachai mes yeux de ce spectacle sordide et fus stupéfait de voir les représentants du peuple corbeau, avec qui j'avais fidèlement travaillé pendant tant d'années, se tenir à côté du bûcher et, pire encore, s'en délecter.

« Que faites-vous !? » avais-je crié, sortant de ma cachette pour porter secours à mes camarades. « Il faut les aider ! ».

Je ne parvins pas à faire un seul pas de plus : un corbeau me plaqua au sol, enfonçant ses griffes acérées dans mon corps pourtant éthéré. Mais qu'était-il en train de se passer !? J'entendis les autres corvidés rire de délice face à mon impuissance, et tout ce que je pouvais faire était d'assister avec effroi à la mise à mort – que je pensais pourtant impossible – de mes semblables ; déjà hanté par ces images épouvantables. Je ne pus qu'attendre, paralysé, que ces cris stridents cessent pour ne laisser place qu'à une odeur putride et nauséabonde dans l'atmosphère.

« Peuples et éléments du Plateau ! » s'était alors écrié un Corbeau dans l'Assemblée, que je ne pus regarder, mon corps toujours placardé face au bûcher qui engloutissait avec appétit les corps sans vie de ceux qui furent un jour mes amis. « Une nouvelle ère commence, où les corbeaux seront à la tête du gouvernement. Ployez devant notre puissance, misérables sous-êtres, vous qui n'êtes même pas une demi-existence ! Ce Plateau est nôtre et nous en sommes désormais les nouveaux apôtres. Alors soumettez-vous à notre présidence et vous serez peut-être récompensés. Mais si vous défiez notre gouvernance, soyez assurés que la Mort sera votre pénitence ! »

Un vrombissement assourdissant s'était élevé dans le ciel alors que les corbeaux célébraient le discours de leur nouveau chef. Je ne pus que rester là, en soumission, à même le sol, anéanti par le poids de la consternation.

EPILOGUE

Une fin très chaude

Il y a une atmosphère extrêmement lourde et pesante ici, sûrement due à la chaleur ambiante et à cet air pollué par la fumée qui s'évapore dans le ciel en formant des ailes ; celles de la déesse qui vit à l'intérieur. C'est d'ailleurs à cause de cette dernière qu'on ne doit pas prononcer le nom de cette montagne de la mort, car cela risquerait de la réveiller et de la faire entrer dans une super éruption qui, sans aucun remords brûlerait tout sur son passage, même les pauvres petits oiseaux du paradis. Ces fleurs volcaniques d'une couleur aussi chaude et pétante que le magma, sont un symbole d'espoir et de vie malgré le sol dur et rocheux qui forment des dents aussi pointues que tranchantes. Ces mêmes dents pointent vers le cratère, qu'on surnomme aussi « La Grande Gueule du Démon » car on peut y entendre les cris de rage de la déesse. La fumée semble sortir du museau d'un dragon pour annoncer un grand danger.

Malgré sa chaleur et son ambiance infernale
il y a comme un air d'espoir et de paradis
qui nous rappelle tout ce qu'on a fait de bien
mais aussi tout ce qu'on a oublié, tout ce mal.

Ces fleurs sont là pour symboliser que l'utopie
peut reprendre vie dans n'importe quel lieu.
Ce volcan rappelle également que la dystopie
peut elle aussi réapparaître en ces lieux.

Bonjour à vous, habitant.es de l'Utopimondes et bienvenue au cinéma de l'Hôtel de ville du volcan Dont-on-ne-peut-pas-prononcer-le-nom, plus simplement appelé le Cinécan. Les différents bureaux sont disposés tout autour du cratère devant différentes fleurs volcaniques qui permettent d'indiquer, grâce à la légende, devant quel bureau vous êtes. Tous les documents inutiles comme le projet de forage dans la barrière de corail de l'île sont envoyés directement dans la lave. Il en va de même pour vos déchets. La particularité de ce lieu est la procédure pour entrer.

Tout d'abord, veuillez prendre l'escalier en roche magmatique qui permet d'accéder à l'entrée du cratère. A ce stade, il faut demander la permission à notre déesse Pélé. Si elle refuse, alors vous subirez sa colère. Une fois ce test passé, vous descendez tout en bas où vous pouvez admirer la beauté de la lave et de sa danse qui s'envolent et s'agitent dans tous les sens. Pendant ce temps, nous pouvons en profiter pour parler des différents projets pour la ville mais attention à vous, si vous osez proposer un projet trop polluant, alors vous subirez la colère de la grande Pélé qui voudra protéger sa création.

Et maintenant, les équipes du cinéma vont installer une grande toile devant la lave afin de projeter le film de l'Utopimondes. Dans ce film, vous découvrirez tout ce que vous avez créé : le bonheur et le malheur pour certains.

« Nous avons créé des mondes, les avons soutenus, les avons vus se fissurer. Aux quatre coins du planisphère, nous nous sommes engagés. Nous avons regardé droit devant nous et avons avancé, tête levée. Nous avons fait des choix et nous nous sommes débattus avec nous-même. Nous avons changé ; le monde a changé aussi.

Vous, qui avancez de monde en monde, de vie en vie, de jour en jour, d'heure en heure et de seconde en seconde ;

Vous, qui ferez vos expériences comme nous avons fait les nôtres ; observez, comprenez, échouez et grandissez.

Certes, nous ne sommes pas parvenus à l'idéal, mais ce que nous en avons retiré est inestimable.

Par notre évolution, nous avons contribué à celle du monde.
Bonne séance à vous. »

Scène 1 : Le Lac des Soins Nuageux

Les vitraux de lune reflètent l'obscurité. Ils prennent les âmes et les retournent dans l'espace. Les étoiles ne sauraient atterrir et devront continuer leur chemin. Telle est la politique de la Terrocratie, tel se reflète le chant des esprits.

Les cercueils sont dits « Hôpital » en rétablissant l'égalité entre les classes. Les âmes deviennent les jeux des esprits frappeurs et sont retournées dans l'espace-temps. Aucune limite constitutive d'une protection juridique ne saurait être admise. Dans ce monde baigné de lumière, le rituel de la mort sera accompli selon le calendrier lunaire.

Les larmes constituent un appartement de fonction. Elles sont disponibles le temps de finir la tâche, mais elles s'évaporent lorsque celle-ci est effectuée. En leur sein, découlent les droits naturels, inaliénables et sacrés. Personne ne sait quand elles cesseront de couler mais il reste sûr que l'obscurité ne connaîtra jamais de fin.

Scène 2 : Les fleurs intimes de la Fast Food Justice

Elles poussent dans nos chaussures confortables.
Elles ont des températures maintenues aux normes biologiques.
Elles distribuent du café.
Elles distribuent des larmes.
Elles distribuent des pupilles de l'État.
Elles écoutent, elles calment, elles guérissent.
Elles disent la vérité.
Elles peuvent s'avalier.
Elles protègent.
Elles pensent aux enfants.
Elles pensent aux parents.
Elles pensent à toutes les branches de tous les arbres.
Elles contiennent des vitamines.
Elles sont gratuites
Elles servent de GPS.

Elles ont la forme d'un petit pain.
Elles explorent votre personnalité.
Elles sont gentilles et patientes.
Les fleurs intimes de la Fast Food Justice.

Scène 3 : La Librairie des Mains Tendues

Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.
Je saute, sans attache,
Des paillettes dans les yeux illuminent mon passage.
Je transperce les nuages,
Le silence me porte, me berce, me ravage.

Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.
Je suis éveillé, pourtant en train de rêver,
De fleurs, de fruits, de cocotiers.
Je saute sans crainte, la tête la première,
Prête à ce que l'éternité m'enlace dans son étreinte.

À toi,
Lis ces mots, respire-les,
À l'envers, à l'endroit,

Comprends-les,
Avant de faire l'ultime plongeon.

Tout ce que tu sais, c'est que tu ne sais rien.
Mis à part ce que tu ressens,
sens.

Rien n'a de sens,
Mis à part le chant des oiseaux,
Les tulipes au matin,

Mis à part ouvrir grand les yeux,
Tendre l'oreille,
Humer à pleins poumons.

Je saute.

Tel une fleur d'automne,
Un homme du toit de son immeuble,
Un oiseau,
Un corps jeté dans son tombeau.

Je saute,
Dans l'éternité de l'univers,
Vers l'infini, vers Jupiter,
En répétant ces mêmes mots :
Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.

Plus besoin de sens,
Une soumission à l'invisible.
Plus besoin de puissance.

Quelle délivrance !
Je saute,

Je ne me réveillerais pas.

La librairie me tend les mains.

Scène 4 : Le Village des Âmes Réhabilitées

La mort, c'est l'éducation à l'amitié,
L'éducation aux paillettes,
L'éducation à flotter.

Ici, la mort n'est pas la fin.

La mort, c'est ouvrir ses volets,
Découvrir des vitraux multicolores,
Des dangers.

La mort, c'est l'existence,
Cette chaîne causale insensée
Qui te fait regarder par-delà,

Entendre comme les nuages sont doux
Et voir les odeurs qui pétillent.

La mort, c'est un monde de couloirs et de brume
Baigné dans la lumière et bercé dans la paix.

La mort, c'est le vivant.
Être à tout jamais des fantômes.
Des fantômes à tout jamais.

La mort, c'est un verre d'eau à moitié vide
Qui restera plein de larmes cachées.

Les morts,
Victimes du monde, avec le monde, par le monde, sous le monde,
dans le monde, sur le monde, et à travers le monde.

La mort n'est pas la fin.
Agrumes et café le lendemain,
C'est très agréable.

Scène 5 : La Terre des Écocureurs

Dans ce grand cercle de la vie

Seulement des prairies, le soleil et ce qu'ils ont à nous offrir.
Seulement une odeur d'agrumes et une vie d'harmonie.
Dans ce grand cercle de la vie, ouvre ton cœur à notre philosophie.
Entends le chant des esprits. Laisse leurs murmures te bénir.
Câline les nuages, embrasse notre Mère.
Au milieu de la végétation, des parterres de fleurs,
Des familles de renardeaux ;
Prospère.
Sous la beauté de l'arbre trimillénaire.
Dans ce monde baigné de lumière.
Admire les couleurs, les paysages,
Profite des thermes et de la douceur de l'air.
Voyage au cœur de la poussière, voyage au cœur de ton être.

Fais table rase du passé et laisse-toi porter vers
L'univers.
Toujours en toi, toujours là-bas.
Ta place, comme la nôtre, toujours ici-bas.
Dans ce grand cercle de la vie.
Vis. Chante. Pleure. Danse.
Goûte à la liberté, goûte à l'éternité.
Dans ce grand cercle de la vie.
Imprègne-toi des prairies, du soleil, de ce qu'ils ont à nous offrir.
Dans ce grand cercle de la vie :
Harmonie.

Scène 6 : L'Académie des Massages

L'Académie, l'Académie exempte de vie.
La colline, les oiseaux, la quantité illimitée de fleurs,
Les roches sculptées, sacrées, colorées.
La liberté.
Des âmes méritantes, des masseurs bienveillants.
La trappe en bois de chêne sous les fleurs sacrées de l'amitié,
À la texture veloutée.
La liberté.
Le brouillard sondera vos pupilles distillées, vos doléances, et il
s'imprègnera de votre vie.
L'eau, l'eau à la parfaite température, baignera vos troubles.
Vous plongerez.
La liberté.
L'Académie, ses âmes, ses âmes méritantes, ses âmes torturées,
celles errant aux tréfonds de la côte effacée.
L'Académie, un monde baigné de lumière. La liberté.

Scène 7 : L'Arbre Trimillénaire

Dans cet arbre trimillénaire
Se tient la seule école égalitaire
Aucune violence éducative
Pas de martinet ou de fouets
Les élèves sont rois

Comme ils devraient l'être
Pas d'exigence de style, pas d'exigence de rime
Les élèves écrivent comme les mots leur viennent
Ils apprennent l'amitié
Ils apprennent la communauté
Ils n'ont plus à aller à l'école avec la peur au ventre
L'école redevient ce qu'elle aurait toujours dû être
Plus d'enfants battus, plus de sagouins, de Poil de Carottes, de
Cendrillons
Ici tous les enfants sont libres
Dans cet arbre trimillénaire
Se tient la seule école égalitaire
De ce monde baigné de lumière
Elle reste debout
Jamais l'arbre ne s'effondrera
Pour tous les millénaires à venir
Aucun enfant n'ira à l'école pour y être un enfant martyr
Pour tous les millénaires à venir

Scène 8 : Le Bois Impôts

Dans un monde où l'être vivant
Est en parfaite communion avec la nature,
A la lisière du tangible et du murmure,
S'étend le Bois Impôts, spectral et absolu.
Un sanctuaire où le réel se dérobe et vacille,
Où le temps suspend son cours dans un frisson fragile.
Dans ce lieu considéré pour les anciens comme un vestige résolu,
S'accrochent les échos des générations oubliées,
Le bruissement des feuillages
Porteur des secrets d'un monde révolu,
Où l'or des saisons se mêle aux ombres du crépuscule.
Ici, repose ainsi l'histoire de chaque vie vécue,
Ainsi demeure, éternel et insaisissable,
Gardien muet des vestiges d'un monde
Façonné par la quête et le sacrifice,
Où chaque pas résonne comme un rappel du passé,
Et chaque souffle murmure les promesses de l'avenir.

Scène 9 : Le Parlement Fantôme

Plateau Fantôme, terrocratie.
Opéra d'éthique, de politique,
Administration d'idéaux oniriques
Cercueil des créatures de la nuit.

Plateau Fantôme, terrocratie.
Des corbeaux maîtres parlementaires,
Le rythme des jours impairs lunaires,
Concert des chants des esprits.

Plateau Fantôme, terrocratie.
Sous les auspices du solstice d'hiver,
La mort partage ses bancs divers,
Adeptes de démocratie.

Plateau Fantôme, terrocratie,
Et si ses citoyens s'administrent ainsi,
C'est qu'ils n'osent prendre ce qui est interdit,
Droits inaliénables de leur nid.

Ce récit est le fruit d'un travail collectif réunissant les imaginaires utopiques de 11 humain.es. Il a été imaginé, écrit et performé par Dylan Provost (Arankan), Louisiane Magnin, Marion Dumartin, Bérénice Martin, Dora Landoulsi, Ulysse Gasnier, Elise Bonnard, Tana Grattier, Mila Issolah, Ömer Macit et Lyna Sebih dans le cadre de l'atelier FICTIONS proposé par l'artiste Elise Bonnard à l'Université Lyon 3.

Merci au Service des Affaires Culturelles et au Service Édition de Lyon 3 et un remerciement spécial à Bérénice pour la réalisation de la carte et de la couverture, à Ömer pour la 4^e de couverture, à Dora et Lyna pour la mise en page, à Dylan, Marion, Mila, Louisiane, Tana et Ulysse pour la cohésion du récit et la relecture.

Imprimé à Lyon, en avril 2025.

